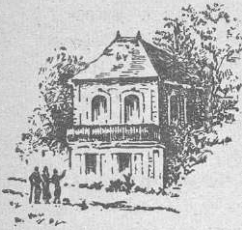


**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 13



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

1. — Présence de Flaubert à Nogent-sur-Seine René Vigo
2. — Gustave Flaubert et Guy de Maupassant Maurice Haloche
3. — Gustave Flaubert dans les Parcs de Vichy François Talva
4. — Flaubert et les Goncourt..... André Billy
Journal des Goncourt Ed. et J. de Goncourt
5. — Les exemplaires sur Grand Papier de Madame Bovary Auguste Lambiotte
6. — Au Pavillon Flaubert à Croisset.
7. — L'Odalisque de Joseph Court servit-elle de modèle à Gustave Flaubert pour Emma Bovary ?
8. — Flaubert à la Radio.
9. — Autour de Flaubert et de son Œuvre :
L'Abbé Bournisien. — La dédicace de Madame Bovary à M^{me} Sabatier. — Une lettre de Maxime du Camp à Gustave Flaubert sur « l'histoire de M^{me} Delamare... ». — Delphine Delamare s'est-elle suicidée ? (par G. Bosquet). — Flaubert aux enchères. — En marge des Trois Contes. — A la Salle Drouot : encore des enchères. — Flaubert aussi était Champenois (par A. Billy). — Le Manuscrit de Passion et Vertu. — A la poursuite de Maupassant (par J. Le Povremoyne). — Flaubert et Martin du Gard. — La « Vacherie » d'Hérode (Paul Leroy). — Les Clés de l'Education Sentimentale (par Jacques Suffel).
10. — Comptes rendus littéraires :
L'Anneau d'Or. — Créations en Littérature (J. Pommier).
— Une trouvaille : la Spirale de Gustave Flaubert

(E.-W. Fischer). — Le Centenaire de Madame Bovary ; sa création (D^r Hébert de la Rousselière). — Un Convive du « Dîner d'Athées », de Barbey d'Aurevilly (A. Chastain). — Flaubert (Jacques Suffel). — Madame Bovary, édition 1957, avec Préface et Introduction par Paul Vernière.

11. — Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Bulletin.

12. — Questions et Réponses.

13. — La Vie de notre Société :

Visite à Rouen et à Croisset de Tourisme et Travail. — Inauguration du groupe scolaire Gustave-Flaubert à Croisset. — Cérémonie littéraire à Croisset. — Visite des Anciennes Elèves du Lycée Hélène-Boucher. — La Société J.-K. Huysmans visite Rouen. — Nogent-sur-Seine inaugure la plaque Gustave Flaubert. — Les collégiennes Nîmoises au Pavillon Flaubert. — Le Centre Culturel de l'Alliance Française visite Croisset. — Décès de M. Georges Lecomte. — Cérémonie littéraire Emile Zola. — Hommage à Emile Verhaeren.

14. — Décorations et Distinctions.

15. — Les Ventes Flaubert à la Salle Drouot. — Chez les Libraires.

16. — Réédition des anciens Bulletins de la Société.

17. — Au Comité Bovary : Petites Notes étudiées.

18. — Bibliographie.

" PRÉSENCE DE FLAUBERT A NOGENT-SUR-SEINE "

On sait que, Normand de naissance, l'auteur quelque peu farouche de l'inconsolable Emma Bovary fut, par la branche paternelle, un Champenois de vieille souche. Et l'on connaît plus particulièrement ses attaches avec l'Aube.

M. Jean Mazeraud a rappelé ici (1) que Bagneux — près d'Anglure, dans la Marne — fut le berceau des Flaubert, un berceau désormais vide puisque Victoire, la dernière du patronyme, mourut le 9 octobre 1926 au hameau des Grèves... Au XVII^e siècle, un Michel Flaubert exerça donc à Bagneux le métier de « marchand-expert », et la forge passa dès sa mort entre les mains du fils prénommé Constant. Les registres de l'état-civil mentionnent encore trois maréchaux-ferrants et cinq vétérinaires du nom.

Nous savons aussi qu'un certain Nicolas Flaubert, « artiste vétérinaire » de son état, s'est installé à Bagneux en 1780. Quatre ans plus tard, le 14 novembre, son épouse — Marie-Apolline Millon, fille de chirurgien — donna le jour à un enfant du sexe masculin. Ce garçon, Achille-Cléophas, sera le père de Gustave. Il naquit aux Granges, commune de Maizières-la-Grande-Paroisse, dans une vaste bâtisse de solide aspect qui défia les générations jusqu'à notre époque.

Revenons à Nicolas Flaubert, qui déserta Bagneux pour se fixer finalement à Nogent-sur-Seine, alors que déjà fermentait la Révolution. Tandis que, royaliste impénitent, notre « artiste vétérinaire » évitera de justesse la guillotine, le fils, Achille-Cléophas, grandira auprès de l'église Saint-Laurent avant d'aller étudier la médecine à Paris. Le garçon a d'ailleurs une sœur — Eulalie — de vingt mois seulement son aînée. Evénement capital pour le renom du terroir et pour cette œuvre future qui s'appellera *L'Éducation Sentimentale*, Eulalie épousera François Parain, orfèvre à Nogent-sur-Seine.. Mariage d'amour et sans doute de voisinage, car certaines observations portent à croire que Nicolas Flaubert s'était installé dans un corps de bâtiment jouxtant celui des Parain.

Et c'est ici, à Nogent, que nous attendons Gustave, né à Rouen, le 12 décembre 1821, et qui connaît une enfance difficile, un peu triste, au cœur de cet Hôtel-Dieu dont Achille-Cléophas, son père, est devenu Chirurgien en Chef, après avoir conquis d'étrincelants diplômes, trouvé la gloire et peut-être un exil motivé par la secrète jalousie du fameux Dupuytrén.

Environ tous les deux ans, la famille Flaubert se rend à Nogent et le jeune Gustave, cultivant alors la fleur du romantisme, se laisse impressionner par les rives de la Seine et les rues déclives qui dégringolent jusqu'au fleuve.

A quoi rêve l'enfant ? Comment l'adolescent rongé-t-il ses heures de liberté ? Et que fait, dans ce décor, l'homme d'âge mûr ? Gustave a toujours été conquis par les marronniers de la place d'Armes et les tilleuls de Saint-Laurent, par « l'île » aux « odeurs de feuillage humide »... Le passage du coche d'eau et la dévalée de la diligence le passionnent... Il s'enfonce au creux de cet écrin que traverse le lit

(1) « Bulletin des Amis de Flaubert », n° 5 (année 1954) et n° 12 (année 1958).

du fleuve où les vagues progressent vers les prés Normands et la mer. Il goûte une joie de vivre qui submerge d'une légère pellicule un fond de tristesse et d'inquiétude inquerissable. Écoutons-le :

« Je fume, je lis du Ronsard... Je me baigne dans la Seine, au Livon, sous la chute d'un moulin... Dans les prairies, vagabondant jusqu'au soir, roulant les feuilles jaunies sous mes pas, ou écoutant le gros bruit d'eau que font les ondes dans les ténèbres... Je vais en excursion dans la campagne... Elle m'a semblé éternelle à parcourir, cette longue ligne de peupliers droits qui frissonnent sous le vent... La côte qui suivait était rude à monter... Sur un vieux pont, un moulin m'éclabousse en passant »...



Ne nous détournons pas de l'oncle Parain, que Jean Mazeraud a fait revivre, après de soigneuses recherches, sous les traits d'un petit homme vif, au teint coloré, à l'œil malicieux... Dans un ouvrage illustré, paru dans la collection « Écrivains de toujours », La Varende affirme que ce Parain, homme aimable, prit très vite de l'ascendant sur le garçon. « L'oncle Parain, rieur et léger, polisson même, écrit-il..., eut sur Gustave une influence artistique, mais aussi certainement libertine »... Et l'auteur lance au passage cet avertissement : « Se méfier des oncles qui, n'ayant pas la responsabilité des parents directs, s'amuse de la précocité des neveux et la développent ! »

Cette influence certaine de François Parain sur Gustave ne saurait être méconnue. Elle a manifestement orienté la formation intellectuelle du futur romancier, sa manière d'être, ses aspirations, et jusqu'à ce style ouvragé, inimitable, qui immortalisera ses chefs-d'œuvre. La Varende souligne que l'oncle était orfèvre et il avance très justement que le neveu contracta le goût des gemmes, des matières précieuses, des ors, du rutilant, du somptueux... Il argumente ainsi : « L'atelier de l'orfèvre me semble concrétiser l'attrance que l'enfant subit pour l'éclat, pour l'objet rare, et aussi pour le minutieux labeur. Salammbô résonne au-dessus de Nogent, et je m'étonne qu'on n'y ait pas apporté plus d'attention »...

En septembre 1853, meurt François Parain. Gustave Flaubert pleure ainsi le cher vieil homme entre deux chapitres de Madame Bovary, auquel il travaillera de 1851 à 1856... : « Nous avons dit adieu au Père Parain ; son gendre est venu le chercher... Il m'aimait d'une façon canine et exclusive. Si jamais j'ai quelque succès, je le regretterai bien. Un article de journal l'aurait suffoqué »...

Ce gendre, dont nous entretenons Flaubert au fil de la plume, s'appelait Louis Bonenfant.

Là encore, Jean Mazeraud nous éclaire. « Marié le 15 mars 1830 à Olympe Parain, Louis exerça la profession d'avoué à Nogent-sur-Seine, dans la fameuse maison dite « des Flaubert » qui existe toujours, et l'une des pierres tombales du cimetière de Nogent porte cette inscription : « Ici reposent Louis Bonenfant, 1802-1887 ; Olympe Parain, 1810-1893 ; Ernest Roux, 1841-1922 ; Emilie Bonenfant, 1843-1928 »... A côté de cette tombe s'élève une colonne brisée, en marbre, sous laquelle repose Gertrude Roux, morte à l'âge de 17 ans, en janvier 1895, et, au ras du sol, on lit avec effort : Familles Flaubert et Parain...

Bonenfant, l'avoué, gèrera les biens de Gustave après la mort du chirurgien. Et ce sera encore lui, assisté de sa fille Emilie, qui fournira matière à l'Education Sentimentale...

En flaubertiste toujours fervent, Jean Mazeraud a démontré, par des lettres et des citations, que ce livre, préparé et écrit de 1863 à 1869, « résume la majeure partie des liens qui existaient entre Flaubert et l'Aube ». Entre les aventures parisiennes de Frédéric Moreau — le héros romanesque — se glissent en touches légères, pittoresques et cependant réalistes, certaines vues de Nogent : les deux ponts, la place d'Armes, Saint-Laurent, la maison spacieuse avec un jardin donnant sur la campagne, l'hôtel du « Cygne de la Croix », la Seine, les remparts, les ruelles, la rue Saint-Epoing... »

On connaît l'un des passages fameux, au début du livre, cette sorte de fresque lavée à larges touches : « ...Quand ils allaient du côté de Nogent, ils avaient, en face, un pâté de maisons s'inclinant quelque peu ; à droite, l'église apparaissait derrière les moulins de bois dont les vannes étaient fermées, et à gauche, les haies d'arbustes, le long de la rive, terminaient des jardins que l'on distinguait à peine. Mais, du côté de Paris, la grande route descendait en ligne droite et des prairies se perdaient au loin, dans les vapeurs de la nuit. Elle était silencieuse et d'une clarté blanchâtre. Des odeurs de feuillage humide montaient jusqu'à eux ; la chute de la prise d'eau, cent pas plus loin, murmurait avec ce gros bruit doux que font les ondes dans les ténèbres... »

Ainsi, la petite ville de Nogent-sur-Seine, couchée sur le fleuve et toute frémissante de ses ramures, tenace sur ses vieilles pierres, a-t-elle inspiré largement Gustave Flaubert. Elle apporte à l'ouvrage cette note apaisante et douce qui en atténue l'amer scepticisme.

**

J'ai cité, parmi les évocations Nogentaises de Flaubert, la grande maison spacieuse « avec un jardin donnant sur la campagne ». Dans le roman, cette bâtisse appartient à la mère de Frédéric Moreau et elle ajoute à sa considération... Elle ressemble étrangement à la propriété de Parain, de Bonenfant, de Roux... à cette maison qui s'offre toujours aux regards et pousse son étrave au cœur de la ville.

Paul Lacoste la découvre ainsi dans un captivant article paru dans *La Grande Revue*, en septembre 1932 : « ...Pour qui vient de Paris à Nogent, il n'est d'autre entrée en ville que par la grande route toute droite, en chaussée, coupant la voie ferrée, puis escaladant les deux ponts de la Seine aux parapets duquel le jeune Gustave ne manquait jamais, au passage, de se pencher. Montons les rues jusque près de l'Hôtel-Dieu. Arrêtons-nous au moment de l'atteindre : à main gauche est une vaste maison reculée dans un jardin de front, entre deux rues ; à l'une d'elles, le nom : **Gustave Flaubert** ».

A l'époque où il collaborait à *La Grande Revue*, Paul Lacoste se voyait reçu dans la vieille demeure familiale et historique par M^{me} Roux, cousine de Gustave Flaubert, et par sa fille Louise Roux. Au cours des souvenirs égrenés, avaient surgi quelques lettres brûlantes de projets.

M^{me} Roux put retrouver une correspondance de Flaubert datant de l'époque où il travaillait à *l'Education Sentimentale*. Ses pages traitaient du patronyme « Moreau », de son éventuel changement... « Ce qui nous valut, assura M^{me} Roux, à nous, ses parents de Nogent, une vive déclaration écrite par laquelle il nous exposait l'importance du choix des noms dans les œuvres... » Et M^{me} Roux se montra formelle : « *L'Education Sentimentale* fut, pour parties, par le cadre et divers personnages, conçue et écrite à Nogent-sur-Seine... »

Aujourd'hui, la maison de François Parain, de Louis Bonenfant et

des Roux, si longtemps fréquentée par Gustave Flaubert, 11, rue Saint-Epoing, et toujours flanquée de locaux où exerce un vétérinaire, appartient à M. Pierre Peyratout, homme affable, admirateur convaincu de l'hôte illustre et qui voua toute sa carrière au bien public.

Grâce à lui, j'ai retrouvé les chambres bien situées, les corridors d'antan, les cours intérieures et les dépendances rustiques dominées par le campanile de l'Hôtel-Dieu, si proche.

Par les jeux de l'imagination, la présence de Flaubert restait écrasante. On le retrouvait vêtu d'une longue lévite brunâtre à liséré rouge, en pantalon à la houzarde et pantoufles. On voulait entendre craquer les marches de bois brut sous son poids de géant. On évoquait ce cénobite littéraire, avec ses moustaches de phoque et ses gros yeux pâles, ce sauvage mélancolique écrasé par un dur labeur, le corps déchiré de secousses nerveuses et travaillé par de fulgurantes colères. On le retrouvait Voltairien, terriblement provincial et agnostique, à la fois timide et agressif, enthousiaste, ironique, bon et malheureux, la pipe aux doigts... avec cet air singulier qui faisait dire aux Goncourt que cet homme avait eu « quelque chose de tué sous lui... »

Alors a jailli la plus impérieuse nécessité. Celle de perpétuer, par une plaque, sur la façade de cette vieille demeure si riche de voix désormais éteintes et de rêveries glorieuses, le souvenir de celui qui en fut si souvent l'animateur vénéré et qui le hante encore (2).

René VIGO

Président de la Société Académique de l'Aube.

Gustave FLAUBERT et Guy de MAUPASSANT

Guy de Maupassant a été la consolation en même temps que l'orgueil des sept dernières années de la vie de Flaubert.

Il s'intéressa tout d'abord à lui parce qu'il était le fils de Laure Le Poittevin, devenue de Maupassant par son mariage, et le neveu d'Alfred Le Poittevin, tous deux amis d'enfance et de jeux de Flaubert.

Le jeune Guy rendit à l'écrivain vieillissant l'affection qu'il lui portait. En outre, il suivit docilement, au début tout au moins, ses conseils littéraires, au point de s'assimiler en grande partie les idées du maître, en même temps que ses méthodes d'observation et de composition. Il avouera avoir travaillé avec Flaubert pendant sept ans au cours desquels « il m'a donné des notions littéraires que je n'aurais pas acquises après quarante ans d'expérience », et il écrira à sa mère cette phrase

(2) Ce vœu est devenu une réalité. La plaque a été posée sur la maison des Parsin, au cours d'une cérémonie qui eut lieu le dimanche 29 juin 1953 et dont un compte rendu est donné plus loin.

significative : « ...je ne voudrais faire que des articles que j'oserais signer et je ne mettrai jamais mon nom au bas d'une page écrite en moins de deux heures ».

Flaubert disait à Guy de Maupassant : « Il s'agit de regarder ce qu'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir un aspect qui n'ait été vu et dit par personne... ». Ou encore : Ayant posé cette vérité qu'il « n'y a pas de par le monde entier deux grains de sable absolument pareils », il forçait le jeune Guy « à exprimer en quelques phrases un être ou un objet de manière à le particulariser nettement ».

« Ton fils a raison de m'aimer, écrit Flaubert à M^{me} de Maupassant, car j'éprouve pour lui une véritable amitié... Je le trouve intelligent, bon enfant, censé et spirituel, bref (pour employer un mot à la mode) sympathique ! Malgré la différence de nos âges » — Flaubert avait alors 52 ans et de Maupassant 23 — « je le regarde comme un ami »... Je voudrais lui voir entreprendre une œuvre de longue haleine, fût-elle détestable ! Ce qu'il m'a montré vaut bien tout ce qu'on imprime chez les « Parnassiens ». ...Avec le temps, il gagnera de l'originalité, une manière individuelle de voir et de sentir (car tout est là) ; pour ce qui est du résultat, du succès, qu'importe ! ».

Il importait, au contraire, à Guy de Maupassant qui, jeune, rêvait de gloire ; ce qui est dans l'ordre des choses.

A quelque temps de là, alors que son jeune disciple commence d'œuvrer, Flaubert qui correspond assez régulièrement avec lui pour le charger de commissions à Paris, le tenir quelque peu au courant de ses propres travaux et le questionner sur ce qu'il prépare, lui écrit notamment : « Enfin, mon cher ami, vous avez l'air bien embêté et votre ennui m'afflige, car vous pourriez employer plus agréablement votre temps. Il « faut », entendez-vous, jeune homme, il « faut » travailler plus que ça. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement caleux. Trop de p... ! trop de canotage ! trop d'exercice ! oui, monsieur le civilisé n'a pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins. Vous êtes né pour faire des vers, faites-en ! Tout le reste est vain. A commencer par vos plaisirs et votre santé ; f...-vous cela dans la boue. D'ailleurs, votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation. Cette remarque est d'une philosophie ou plutôt d'une hygiène profonde.

« Vous vivez dans un enfer de m..., je le sais, et vous en plains du fond de mon cœur ». On sait que Guy de Maupassant était, à l'époque, commis au Ministère de la Marine. « Mais de 5 heures du soir à 10 heures du matin tout votre temps peut être consacré à la Muse, laquelle est encore la meilleure garce. Voyons ! mon cher bonhomme, relevez le nez ! A quoi sert de recréuser sa tristesse ? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même en homme fort, c'est le moyen de le devenir. Un peu plus d'orgueil saprelotte ! Ce qui vous manque ce sont les « principes ». On a beau dire, il en faut, reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'art. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus, et la première personne dont il se f... c'est de lui-même ».

Ces lignes datent de juillet 1878. Il y a deux ans déjà que Guy de Maupassant a publié, dans la *République des Lettres*, sous le pseudonyme de Valmont, une pièce de vers fort bien venue, pleine de force et de naturel, intitulée *Au bord de l'eau*. Elle fut remarquée et cela l'encouragea à continuer. C'est avec cœur que depuis quelques mois il s'emploie à versifier cette « Vénus rustique » quelque peu discutée, en son début, par

Flaubert, mais qui plaît fort à sa mère, laquelle suit consciencieusement ses travaux littéraires et souhaite ardemment de l'y voir réussir.

1878, c'est aussi l'année où, pour la première fois, Guy de Maupassant, qui vient d'être attaché au *Gaulois*, y publie chaque lundi une pièce de vers. La première, insérée le 19 mars, a pour titre : *La Dernière Escapade* que la direction du journal jugea à propos de présenter par le chapeau suivant : « Nous avons été tellement frappés par la mâle allure de ce vers plein et sonore, de la richesse de sa pensée, de la clarté et de la justesse de son expression ; nous avons été surtout si empoignés par le souffle réaliste qui l'anime et le rend presque vivant et saisissant comme un tableau, que nous voulons appeler sur notre *Poète du lundi* l'attention de tous nos lecteurs, même de ceux qui pourraient être habituellement le plus rebelles à la poésie ».

*Elle avait la Beauté, lui la Ruse ; il fallait
Qu'un des deux succombât. Deux Puissances égales
Ne règnent pas toujours. Deux Idoles rivales
Ne se partageant point le ciel : et le Dieu laid
Ne pardonne jamais au Dieu beau.*

Possédant maint lecteur du *Gaulois*, le « Dieu laid » ne tarda pas à se manifester sous forme de protestations indignées adressées à la direction du journal. On reprochait à l'écrivain cette absence de « perfection dans le goût qui rend la poésie et les poètes éternels ».

Au Ministère de la Marine, Guy de Maupassant n'a pas suffisamment de loisirs à consacrer à ses travaux littéraires. Aussi, Flaubert s'emploie-t-il activement afin que son filleul puisse entrer au Ministère de l'Instruction publique. Ses démarches aboutissent et le jeune auteur fut nommé à ce dernier Ministère. Conséquence : deux ans plus tard, *Boule de Suif* paraissait et Flaubert pouvait écrire à Laure de Maupassant : « Ton fils est en train de devenir un gaillard. *Boule de Suif* semble une merveille » ; et à Guy lui-même : « ...il me tarde de vous dire que je considère *Boule de Suif* comme un chef-d'œuvre. Oui ! jeune homme ! Ni plus ni moins, cela est d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la psychologie est forte... Ce petit conte « restera », soyez-en sûr ! Quelles belles binettes que celles de vos bourgeois ! Pas un n'est raté. Cornudet est immense et vrai ! La religieuse couturée de petite vérole, parfaite, et le comte « ma chère enfant », et la fin ! La pauvre fille qui pleure pendant que l'autre chante la Marseillaise, sublime. J'ai envie de te bécotter pendant un quart d'heure ! Non vraiment, je suis content ! Je me suis amusé et j'admire ».

Flaubert, on le sent aisément, déborde de contentement. Notons aussi, en passant, que pour la première fois il tutoie son disciple. Il continuera de le faire, désormais, dans ses lettres.

Mais sur tout ce bonheur, sur tout cet enthousiasme littéraire, un nuage surgit soudain, inattendu et menaçant.

« Lapière m'envoie le numéro de l'*Événement* du vendredi 13 février (celui d'hier), écrit Flaubert au jeune auteur, où je vois que M. Guy de Maupassant va être poursuivi pour des vers obscènes. Je m'en réjouirais, mon cher fils, si je n'avais peur de la pudibonderie de ton ministère. Ça va peut-être t'attirer des embêtements. Rassure-moi « tout de suite » par un mot ».

Guy de Maupassant s'est rendu à Etampes, sur convocation du juge d'instruction qui lui a fait subir un long interrogatoire à la suite d'une

plainte déposée contre lui pour outrage aux mœurs et à la morale publique !!! Cela à cause de la pièce de vers *Une Fille*, publiée dans un journal d'Etampes et qui n'avait soulevé aucune réprobation, pourtant, lorsqu'elle avait paru ailleurs, bien des mois auparavant, sous ce titre *Au bord de l'eau*. Détail piquant : c'est même la lecture de ce poème qui avait définitivement décidé le Ministre de l'Instruction publique Bardoux à attacher de Maupassant à son Ministère.

« Je suis accusé, écrit-il à Flaubert, mais je crois qu'on hésite à pousser l'affaire parce qu'on voit que je me défendrai comme un enragé. Non à cause de moi (je m'en f... de mes droits civils), mais à cause de mon poème, nom de Dieu ! Je le défendrai coûte que coûte, jusqu'au bout, et ne consentirai jamais à renoncer à sa publication !

« Maintenant, mon ministère m'inquiète et j'emploie tous les moyens imaginables pour faire rendre une ordonnance de non-lieu. Le *Dix-neuvième Siècle* a suivi l'*Evénement* ; ce dernier continue la campagne, mais il me faudrait frapper un coup, et je viens vous demander un « grand » service, en vous priant de me pardonner de prendre votre temps et votre travail pour une si stupide affaire. J'aurais besoin d'une lettre de vous à moi, longue, réconfortante, paternelle et philosophique, avec des idées hautes sur la valeur morale des procès littéraires, qui vous assimilent aux Germiny quand on est condamné, ou vous font parfois décorer quand on est acquitté. Il y faudrait votre opinion sur ma pièce *Au Bord de l'Eau*, au point de vue littéraire et au point de vue moral (la moralité artistique n'est que le beau) et des tendresses... Cette lettre serait publiée par le *Gaulois* dans un article sur mon procès. Elle deviendrait en même temps une pièce pour appuyer la défense et un argument sur lequel serait basée toute la plaidoirie de mon défenseur. Votre situation exceptionnelle, unique, d'homme de génie, poursuivi pour un chef-d'œuvre, acquitté péniblement, puis glorifié et définitivement classé comme un maître irréprochable, accepté comme tel par toutes les écoles, m'apporterait un tel secours, que mon avocat pense que l'affaire serait immédiatement étouffée après la seule publication de votre lettre. Il faudrait que ce « morceau » parût tout de suite, pour bien sembler une consolation immédiate envoyée par le maître au disciple... »

« Je vais immédiatement écrire la lettre que tu me demandes, répond poste pour poste, le bon Flaubert, mais ça va me prendre toute la journée et peut-être la soirée ? Car, avant tout, il faut y réfléchir ».

Cela va lui prendre de son temps, certes, mais, par contre, quelle occasion nouvelle, pour lui, de dire publiquement leur fait à tous les faux pudibonds du Gouvernement, de la magistrature et d'ailleurs !

Elle paraît, la fameuse lettre, dans les colonnes du *Gaulois* du 21 février (1880). On la peut lire tout au long dans la *Correspondance* et, presque intégrale, en tête du volume de Maupassant intitulé *Des vers* dédié, on s'en souvient : « A Gustave Flaubert, A l'illustre et paternel ami que j'aime de toute ma tendresse, à l'irréprochable maître que j'admire avant tous ».

C'est un morceau de choix, trop long pour que nous songions à le reproduire ici. En voici, toutefois, de courts extraits : « La poésie, comme le soleil, met de l'or sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas... Les Gouvernements ont beau changer, monarchie, empire, république, peu importe ! L'esthétique officielle ne change pas ! De par la vertu de leur place, les agents — administrateurs ou magistrats — ont le monopole du goût (voir les considérants de mon acquittement). Ils savent

comment on doit écrire, leur rhétorique est infaillible, et ils possèdent les moyens de vous convaincre... On montait vers l'Olympe, la face inondée de rayons, le cœur plein d'espoir, aspirant au beau, au divin, à demi dans le ciel léger — et une patte de garde-chiourme vous ravale dans l'égot. Vous conversiez avec la Muse, on vous prend pour ceux qui corrompent les petites filles ! Tout embaumé des ondes du Parnasse, tu seras confondu avec les messieurs hantant par luxure les pissotières ! ».

L'effet produit par cette diatribe véridique et corsée fut grand ; du coup, la presse cessa de hurler aux chausses de Guy de Maupassant et un non-lieu intervint en sa faveur... Cette maladresse officielle nous a valu une magnifique page de plus et, à cause de cela, nous devons nous réjouir qu'elle ait été commise.

Des vers contient la pièce incriminée, comme aussi *La Dernière Escapade* et *Vénus antique* dont il fut question ci-dessus.

Flaubert accusa réception du livre en ces termes touchants : « Tu as raison de m'aimer, car ton vieux te chérit ! J'ai lu immédiatement ton volume, que je connaissais, du reste, aux trois quarts. Nous le reverrons ensemble. Ce qui m'en plaît surtout, c'est qu'il est personnel. Pas de chic ! pas de pose ! ni parnassien, ni réaliste (ou impressionniste, ou naturaliste). Ta dédicace a remué en moi un monde de souvenirs. Ton oncle Alfred, ta grand'mère, ta mère, et le bonhomme, pendant quelque temps, a eu le cœur gros et une larme aux paupières... ».

Ce sera une des dernières lettres qu'il lui écrira ; les cinq qui suivront auront toutes trait à des commissions et des demandes de renseignements devant servir à la documentation de *Bouvard et Pécuchet*.

Et puis, c'est la fin du Maître, au lendemain de quoi Guy de Maupassant écrit à M^{me} Commanville pour lui dire combien est profond son désarroi. « ...Je suis dans un état moral vraiment triste. Plus la mort du pauvre Flaubert s'éloigne, plus je me sens le cœur endolori et l'esprit isolé. Son image est sans cesse devant moi ; je le vois debout dans sa grande robe de chambre qui s'élargissait quand il levait les bras en parlant. Tous ses gestes me reviennent, toutes ses intonations me poursuivent, et des phrases qu'il avait coutume de dire sont dans mon oreille comme s'il les prononçait encore... Je sens en ce moment d'une façon aiguë l'inutilité de vivre, la stérilité de tout effort, la hideuse monotonie des événements et des choses, et cet isolement moral dans lequel nous vivons tous, mais dont je souffrais moins quand je pouvais causer avec lui ; car il avait, comme personne, ce sens des philosophies qui ouvre sur tout des horizons, vous tient l'esprit aux grandes hauteurs d'où l'on contemple l'humanité entière, d'où l'on comprend l'éternelle misère de tout... ».

L'effort qu'il savait stérile, Guy de Maupassant le continuera néanmoins treize ans encore. Il nous vaudra des œuvres intéressantes, voire fortes.

Mais un jour, il commencera de publier des nouvelles présentant une tournure inquiétante, comme le *Horla* (1) et on trouvera, ici et là, des passages de ce genre dans son œuvre :

(1) Un point, quoique de peu d'importance, reste à élucider. M. René Dumesnil prétend que le sujet hallucinatoire du *Horla* a été fourni à Maupassant par Léon Hennique. M. Henri de Régnier, lui, assure que de Porto Riche lui dit avoir donné le sujet du susdit conte à Maupassant, lequel s'était borné à le développer. Nous dira-t-on qui est dans le vrai ?

« La vie si courte, si longue, devient parfois insupportable. Elle se déroule, toujours pareille, avec la mort au bout.

» J'éprouve chaque jour, en me rasant, un désir immodéré de me couper la gorge.

» Ais-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est tellement étrange que ma tête s'égaré quand j'y songe... Je deviens fou ».

Il le devenait, en effet. Sa fin, rapide, eut lieu en 1893, dans la maison de santé du docteur Blanche, à Paris (2).

Maurice HALOCHE.

Flaubert dans les Parcs de Vichy

Flaubert en a enfin terminé avec *Salammbô*. L'ouvrage lui a donné beaucoup de peine, il y a travaillé comme « trente nègres » ou, dit-il encore, comme « quinze bœufs », en fumant pipe sur pipe, par mépris des cigarettes qui, selon lui, manquent complètement de galbe ! Quand il avait construit un chapitre, qu'il en avait deviné l'enchaînement et qu'il se sentait captivé par l'histoire, il rapporte qu'il était secoué d'une gaieté folle et gueulait tout seul « de par les appartements de mon logis à me casser la poitrine ».

Il a fait un véritable ravage dans les bibliothèques, digéré des piles de livres et de traités historiques, et une erreur se glissait-elle dans son travail, il en déchirait les pages et les refaisait avec une formidable « ahan » de forçat sous la besogne.

Le voici maintenant délivré. Alors, en août 1862, il arrive à Vichy. Pour se soigner ? Il n'en a cure. Il a beau se plaindre quelquefois de maux d'estomac, il les oublie vite. Il est d'une santé à toute épreuve. Lorsqu'il était à Carthage, examinant les lieux pour y bâtir le récit de *Salammbô*, il déclarait à son ami Ernest Feydeau : « Je dors comme un caillou, je mange comme un ogre et je bois comme une éponge ». « Pendant quatre jours entiers, lui disait-il encore, il est resté quotidiennement entre huit et quatorze heures à cheval ! » A un tempérament de cette envergure, il aurait sans doute fallu, si la chose avait été nécessaire, un tonique plus puissant que les eaux fades d'une cité thermale !

(2) Dans une correspondance qui est passée en vente il y a quelque temps, on a retrouvé des traces du mal qui minait de Maupassant. Dès 1888, il écrit à Jean Lahor : « Je vous assure que je perds la tête. Je deviens fou ; j'ai passé la soirée, hier, chez la princesse Mathilde, cherchant mes mots, ne pouvant plus parler, perdant la mémoire de tout... ». En 1891 : « Mon état de détresse mentale, cette impossibilité de me servir de mes yeux, et un malaise physique de cause inconnue, mais intolérable font de moi un martyr... ». Enfin, peu de temps avant sa mort : « Je suis absolument perdu. Je suis même à l'agonie, j'ai un ramollissement du cerveau venu des lavages que j'ai fait avec de l'eau salée dans mes fosses nasales. Il s'est produit dans le cerveau une fermentation de sel, et toutes les nuits mon cerveau me coule par le nez et la bouche en une pâte gluante... C'est la mort imminente, et je suis fou. Ma tête bat la campagne... ». (On sait que Jean Lahor, poète parnassien, était le médecin Henri Cazalis). (Voir sur Cazalis notre étude dans *La Revue des Amateurs*, n° 23 de la 2^e série, du 15 juin 1947, Bruxelles).

Que vient-il donc faire à Vichy ? Il accompagne simplement sa vieille maman qu'il a gardée auprès de lui et qui est le constant objet de ses soins. Sa nièce Caroline, qui doit bientôt se marier, est avec eux.

Il va s'y ennuyer à mourir. « Tu es un misérable, écrit-il à son ami Jules Duplan, de ne pas avoir charmé ma solitude par quelque épître, cela m'eût égayé dans la vie embêtante que je mène et où je n'ai pour distraction que la vue de Jules Lecomte sous les arbres du Parc ». Aux frères Goncourt, il dira, la cure de sa mère terminée : « J'ai passé à Vichy quatre semaines stupides où je n'ai fait que dormir. J'en avais besoin probablement ; cela m'a rafraîchi, mais mon intellect en est demeuré atrophié. Je suis bête et vide comme un cruchon sans bière ».

Au fond, ce voyage a été le bienvenu, Flaubert est fatigué. Mais il ne fait pas que dormir. Il lit beaucoup de romans, il lit « La Vie de Jésus », de Renan, qui l'enthousiasma assez peu. Mais il est accablé par la chaleur, semblable à tous les Africains qui affrontent crânement la brûlure du désert et ploient sous les orages de l'Allier.

« Après plusieurs jours de froid et de pluie, écrit-il à son ami Duplan, où je grelottais sans pouvoir me réchauffer, nous jouissons maintenant d'une chaleur étouffante. Elle m'obstrue l'entendement, je ne fais que souffler et dormir étendu « comme un veau » sur mon lit ».

Cependant, sa nièce Caroline nous confie qu'il sortait avec elle, qu'il l'accompagnait dans ses promenades et que, le dimanche, il la conduisait même à l'église, « malgré l'indépendance de ses croyances ou plutôt à cause de cette indépendance. Nous allions souvent, quand il faisait beau, continue-t-elle, nous asseoir sous de petits peupliers à feuilles blanches le long de l'Allier ; il lisait pendant que je dessinais, et interrompant sa lecture, il me parlait de ce qu'elle lui suggérait ou se mettait à réciter des vers. Il savait aussi par cœur des pages entières de prose ; celles qu'il citait le plus souvent étaient de Montesquieu et de Chateaubriand ». Il continuait ainsi, d'une manière agréable, à cultiver l'esprit de sa nièce dont il s'était fait l'éducateur.

Il fit à Vichy d'autres rencontres que celle de Jules Lecomte. C'est encore Caroline qui rapporte qu'il y retrouva le docteur Villemain et surtout Lambert Bey, qu'il avait connu en Egypte, lors du voyage qu'il y fit en 1849, avec Maxime du Camp.

Lambert Bey était un ingénieur des mines qui, venu en Egypte en 1833 avec les Saint-Simoniens, avait créé, dans le quartier de Boulac, au Caire, l'Ecole Polytechnique. Il l'avait dirigée pendant vingt ans. Sans doute évoquèrent-ils ensemble les heures joyeuses d'un voyage qui avait laissé au cœur de Flaubert tant de souvenirs à la fois burlesques et émouvants. Sans doute firent-ils revivre tant de Français que le goût de l'aventure avait poussés en Egypte et qui s'étaient vus soudain promus à des fonctions de premier plan, en un pays alors accueillant à toutes les bonnes volontés sinon à toutes les compétences ?...

Puis Flaubert rentra à Croisset. Il revint à Vichy l'année suivante, mais Vichy ne fut qu'une halte insignifiante dans la vie de cet homme pour qui le travail fut, à vrai dire, le suprême repos.

(De *La Montagne*, 21 mars 1958).

François TALVA.

Gustave FLAUBERT et les Frères de GONCOURT

Edmond et Jules de Goncourt ont longuement parlé de Gustave Flaubert dans leur Journal, récemment publié in-extenso. L'amitié d'entre les trois écrivains a été réelle, encore que du côté des Goncourt, il semble que, parfois, il y ait eu quelque aigreur dans leurs pensées.

Il nous a semblé utile d'extraire du Journal tout ce qui pourrait intéresser notre grand écrivain. C'est le but de ce travail que nous faisons précéder, sur la précieuse indication qu'il a bien voulu nous en donner, des lignes écrites par M. André Billy, de l'Académie Goncourt, sur Flaubert.

Jules et Edmond de Goncourt décrivaient ainsi Gustave Flaubert :

« Flaubert ressemble extraordinairement aux portraits de Frédéric Lemaitre jeune. Il est très grand, très large d'épaules, avec de beaux gros yeux saillants aux paupières un peu souflées, des joues pleines, des moustaches rudes et tombantes, un teint martelé et plaqué de rouge. Il passe quatre ou cinq mois à Paris, n'allant nulle part, voyant seulement quelques amis, menant la vie d'ours que nous menons tous... »

(*Journal des Goncourt*).

En novembre de l'année 1859, l'un des frères Goncourt, étant allé à Rouen pour copier des lettres de M^{me} de Châteauroux, rencontra Flaubert qui accompagnait sa mère et sa nièce au train. Que Jules ou Edmond soit allé à Rouen sans éprouver le besoin d'en avertir Flaubert, indique que leur amitié n'avait pas encore pris à cette époque un tour décisif. En janvier 1869, ils le ré-invitérent cette fois avec Saint-Victor, Scholl, Charles-Edmond, Julie, sa maîtresse, et M^{me} Doche, maîtresse de Scholl. Il leur parla de la vie retirée qu'il menait à Paris, de sa méthode de travail, de ses manies d'écrivain, de ses auteurs préférés, de l'ennui qui le rongait, de son dégoût de la vie. Quand parurent les *Hommes de Lettres*, éprouvant le besoin de son approbation, ils lui firent deux visites presque coup sur coup. A ces visites, il répondit par une invitation à dîner avec Bouilhet, rencontre d'où résulta *Sœur Phéromène*. Il leur racontait ses aventures, ses premières tentatives littéraires, ses plaisanteries de jeunesse, son invention du *Garçon*, ses amours avec Louise Colet.

Ils furent du dîner qu'encadrait la lecture de *Salammbo*. En décembre 1861, l'ermite de Croisset les pria de lui trouver des renseignements sur l'agonie par la faim, pour son épisode de la mort des mercenaires. En retour, ils lui demandèrent de copier, à la bibliothèque de Rouen, les lettres de La Popelinière, et ils prirent l'habitude d'aller lui rendre visite régulièrement le dimanche quand il était à Paris.

On se tromperait en prêtant aux Goncourt l'admiration et — le mot n'est pas trop fort — l'espèce de tendresse que les flaubertistes ont voué à leur grand homme et qu'il leur semble qu'auraient dû éprouver tous ses amis.

Ils l'appelaient « le gros sensible », mais le jugeaient très inférieur à son œuvre. Comment cet être éminemment sympathique, si ouvert, si franc, si affectueux, ne les avait-il pas conquis entièrement ? C'est qu'ils n'avaient guère la faculté de sympathie et que leur conception de l'art et de la vie, étroite et vétilleuse, était à l'opposé de la sienne.

Flaubert se débridait, s'abandonnait en leur présence, sans prendre

garde qu'ils l'observaient de sang-froid, et, incapables de se donner, le rendaient responsable de ce qui subsistait en eux de réserve à son endroit. L'art de Flaubert lui-même leur demeurerait étranger. Ce qui leur paraissait manquer à l'art de Flaubert, c'était le cœur, c'était l'âme. C'est déjà son matérialisme et son manque de cœur que Duranty et son groupe reprochaient à Flaubert en 1857.

Si Flaubert avait deviné leurs pensées, il n'aurait certainement pas écrit aux Goncourt, en 1862 : « Paris me semble vide sans mes deux Bichons ».

Un des plus gros griefs contre Flaubert était de se comparer à Hugo. Ils lui reprochaient également ses variations d'attitude à l'égard de Sainte-Beuve, son manque de sens artistique et de goût, et plus généralement, de n'être au fond qu'un « Génie de province ». Les diners Magny ne les rendirent pas plus indulgents.

A la fin de 1863, ils firent le voyage de Croisset. Le *Journal* contient de la Maison de Flaubert la description la plus minutieuse que nous ayons. Au demeurant, l'hospitalité de leur ami leur parut parcimonieuse. Il leur lut le *Château des Cœurs* : ils n'y virent que la plus vulgaire des féeries.

Flaubert n'échappait pas au reproche de servilité, dont ils étaient volontiers prodigues. Sa santé même leur était une sorte d'offense. Leur parlant de la maladie de Bouilhet, il les blessait par la manière dont il les reconfortait et sa façon de s'écrier en les quittant : « C'est étonnant, moi, il me semble que j'hérite en ce moment de la *vigousse* de tous mes amis malades ».

Parole qui, adressée à ces deux névropathes, n'était peut-être pas d'un tact excessif, mais Flaubert, atteint comme on sait, n'essayait-il pas de se donner le change à lui-même ? En avril 1866, ils lui avaient dédié *Idées et Sensations*. Il avait bien mérité cette dédicace : « Je les tiens pour les plus galents hommes qui existent, avait-il écrit en février à la Princesse, je ne connais rien d'aussi propre dans la littérature. Ce sont des *bons*. Fiez-vous à eux ».

Le temps ne modifia pas le jugement d'Edmond.

En 1873, il tracera encore de son ami un portrait sévère : manque d'originalité, caractère bourgeois, faux romantisme, faux paradoxes, mensonges plus ou moins conscients sur lui-même. « Je crois qu'avec un tiers de gasconnade, un tiers de logomachie, un tiers de congestion, mon ami Flaubert arrive à se griser presque sincèrement des contre-vérités qu'il débite.

André BILLY

De l'Académie Goncourt.



Extraits du Journal des Goncourt

ANNÉE 1857

3 JANVIER :

Epris (1) aujourd'hui de ce mot que lui a dit Flaubert ce matin, la formule suprême de l'École qui veut graver sur les murs, à ce qu'il dit : *De la forme naît l'idée.*

(1) Théophile Gautier.

20 JANVIER :

Comme on causait aux bureaux de *l'Artiste*, de Flaubert traîné à notre instar (2) sur les bancs de la police correctionnelle et que j'expliquais qu'on voulait en haut la mort du romantisme, et que le romantisme était devenu un crime d'Etat, Gautier s'est mis à dire, « Vraiment, je rougis du métier que je fais ! Pour des sommes très modiques, qu'il faut que je gagne parce que sans cela je mourrais de faim, je ne dis que la moitié ou le quart de ce que je pense... et encore, je risque à chaque phrase d'être traîné derrière les tribunaux ».

11 AVRIL :

A cinq heures, été à *l'Artiste*. Gautier, Feydeau, Flaubert. Feydeau, toujours l'enfant dont le premier article vient d'être imprimé ; une infatuation, une admiration de soi, une satisfaction et un renflement de si bonne foi et si naïvement insolente qu'elle désarme. Grande discussion sur les métaphores. « Ses opinions n'avaient pas à rougir de sa conduite » de Massillon, acquité par Flaubert et Gautier. « Il pratiquait l'équitation, ce piedestal des princes » de Lamartine, condamné sans appel.

A la suite de quoi une terrible discussion sur les assonances, une assonance au dire de Flaubert devant être évitée quand on devrait mettre huit jours à l'éviter... Puis entre Flaubert et Feydeau, mille recettes de style et de formes agitées de petits procédés à la mécanique, emphatiquement et sérieusement exposés ; une discussion puérile et grave, ridicule et solennelle, de façons d'écrire et de règles de bonne prose. Tant d'importance donnée au vêtement de l'idée, à sa couleur et à sa trame, que l'idée n'était plus que comme une patère à accrocher des sonorités et des rayons. Il nous a semblé tomber dans une discussion de grammairiens du Bas Empire.

4 MAI :

Louis est venu nous voir ce matin, nous apprendre le grand article Saint-Beuve sur *Madame Bovary* (3), empressé comme un ami qui vient nous apprendre un petit embêtement. S'est longuement étendu sur l'importance d'un pareil article, et n'ayant pas le tact assez fin pour comprendre que nous avions parfaitement compris et que le coup avait parfaitement porté, a fini par nous dire : « C'est un article comme j'aurais voulu vous en voir un ! ».

17 MAI :

Monsieur Bovary au lieu de *Madame Bovary* (4), le seul bon livre qu'a fait et que fera Champfleury, l'intérêt transporté de la femme au mari. La femme, moins délicate au fond que l'homme. Par exemple, mari avec nos goûts, blessé par sa femme, ne comprenant point les dessins de Watteau, ni les cadres de Louis XVI.

20 MAI :

Dîner au Moulin Rouge. Nadar expose hautement le regret qu'il a de

(2) Les Goncourt ont comparu en Tribunal Correctionnel de Paris le 2 février 1853 pour article jugé licencieux, paru dans le journal Paris du 11 décembre 1852. Ils furent acquittés mais blâmés.

(3) Article paru dans le *Moniteur* du 4 mai 1857 et reproduit au tome XIII des *Lundis*.

(4) Sur le manuscrit Goncourt, le mot *Madame Bovary* a été rayé.

ne pouvoir lire *Madame Bovary*, mais on lui a dit que c'était un roman sans moralité.

23 MAI :

Dubois, amateur d'autographes, singulier, vieillard sceptique, « Si je donne un conseil à ma femme, rien : elle lit *Madame Bovary* ! »

ANNÉE 1858.

Dimanche, Novembre :

Saint-Victor, Charles-Edmond, Mario dînent chez nous. Flaubert, une intelligence hantée par M. de Sade auquel il revient toujours comme à un mystère qui l'affriole. Friand de la turpitude au fond, la cherchant, heureux de voir un vidangeur manger de la merde, et s'écriant, toujours à propos de Sade : « C'est la bêtise la plus amusante que j'aie rencontrée ! ». Dans le moment, dressant ses grosses et pantagruéliques ironies contre les attaqués de Dieu. Un individu est mené à la pêche par son ami athée ; on retire une pierre sur laquelle est écrit : « Je n'existe pas ! Signé : Dieu ».

— « Tu vois bien » dit l'ami.

Il a choisi, pour son roman, Carthage comme le lieu et la civilisation la plus pourrie. En six mois, il n'a fait encore que deux chapitres, qui sont un bordel de petits garçons et un repas de mercenaires (5).

ANNÉE 1859

11 MAI :

On sonne, c'est Flaubert à qui Saint-Victor a dit que nous avions vu quelque part une masse à assommer, à peu près carthaginoise, et qui vient nous demander l'adresse. Embarras pour son roman carthaginois : il n'y a rien ; pour retrouver il faut inventer le vraisemblable.

Se met à regarder, à s'amuser, à voir comme un enfant, nos cartons, nos livres, tous nos musées. Il ressemble extraordinairement aux portraits de Frédéric Lemaître, jeune, très grand, très fort, de gros yeux saillants, les paupières soufflées, des joues pleines, des moustaches rudes et tombantes, un teint martelé et plaqué de rouge. Passe quatre ou cinq mois à Paris par an, n'allant nulle part, voyant seulement quelques amis : la vie d'ours que nous menons tous, Saint-Victor comme lui, et nous comme lui. Cette ourserie forcée et que rien ne vient rompre, de l'homme de lettres du XIX^e siècle est étrange quand on la compare à la vie toute mondaine, en pleine société et criblée d'avances, d'invitations, de relations d'homme de lettres du XVIII^e siècle, d'un Diderot et d'un Voltaire, à qui le monde de son temps allait rendre visite à Ferney, ou des gens moindres, des auteurs en vogue, d'un Crébillon fils, d'un Marmontel. La curiosité de l'homme, les avances à l'auteur n'existent plus depuis la fondation de la bourgeoisie, depuis que l'égalité est proclamée. L'homme de lettres ne fait plus partie de la Société, il n'y règne plus, il n'y entre même plus. Dans tous les hommes de lettres que je connais, je n'en connais pas un seul allant dans ce qu'on appelle le monde.

(5) *Salammbô*, aucune trace du premier thème indiqué. En revanche, le second forme le chapitre I du roman *Le Festin*.

15 Novembre. — Rouen, Hôtel de Normandie :

Pour la première fois de notre vie, une femme nous sépare ; cette femme est M^{me} de Châteauroux qui fit faire à l'un de nous le voyage de Rouen, tout seul, pour aller copier un paquet de ses lettres intimes à Richelieu, dans la collection Leber. Je suis à l'hôtel, dans une de ces chambres où l'on meurt par mégarde en voyage, une chambre au carreau glacial et qui tire un jour gris d'une cour comme un puits. Et dans mon mur, une voix de Gaudissart de trente ans chante alternativement le *Miserere* du Trouvère et le *Roi de Béoïe* de l'*Orphée* d'Offenbach.

16 Novembre :

Je rencontre, à la gare du chemin de fer, Flaubert qui conduit sa mère et sa nièce qui vont passer leur hiver à Paris. Son roman carthaginois en est à la moitié. Il me parle de l'embarras qu'il a, le travail qu'il lui a fallu d'abord pour se convaincre que cela était comme il le dit. Puis l'absence de dictionnaire qui l'oblige aux périphrases pour toutes les appellations. A mesure qu'il avance, la difficulté augmente. Il est obligé d'allonger sa couleur locale comme une sauce.

Nous parlons d'About, qu'il trouve avec moi manquer à tous ses devoirs en manquant absolument d'esprit. « Puis il faut parler de ces choses-là sérieusement... ». Voltaire lui-même, quand il parle de ces choses-là, est crispé, convulsé, il a la fièvre, il écume, il dit : *Ecrasons l'infâme* (6) Boulevard du Temple, n° 42 (7).

ANNÉE 1860

Jeudi 12 Janvier :

Nous sommes dans notre salle à manger et cette jolie boîte de reps, tout enfermée et plafonnée de tapisseries, livres de dessins aux marques bleues où nous venons d'accrocher le triomphant Moreau de la *Revue du Roi*, reluit et s'égaie des éclairs et des feux doux du lustre de cristal de Bohême.

Il y a à notre table, Flaubert, Saint-Victor, Scholl, Charles-Edmond, et en femmes, Julie et M^{me} Doche, une résille rouge sur ses cheveux qui ont un œil de poudre. On cause du roman de *Lui* de M^{me} Colet, où Flaubert est peint sous le nom de Léonce (8), et de temps en temps, Scholl, pour tirer l'attention à lui, blague quelque chose ou éreinte un absent. Il finit par s'engager d'honneur à casser les reins à Lurine.

Au dessert, Doche se sauve à la répétition générale de *Pénélope Normande* qu'on dit jouer le lendemain. Saint-Victor, qui n'a rien pour son feuilleton, s'en va aussi à la répétition avec Scholl.

Et voilà qu'entre nous nous mettons à causer du théâtre et

(6) Il s'agit de la Question Romaine d'About.

(7) Adresse de Flaubert à Paris. Il passait là une partie de l'hiver, depuis 1856 peut-être même 1855.

(8) Louise Colet et Flaubert s'étaient liés en 1846. Leurs amours, interrompues déjà en 1849 lorsque Flaubert partit en Orient, avaient été coupées encore par un intermède de six mois consacré par Louise à Musset ; puis ce fut la rupture en 1854. En 1859, Georges Sand publie le récit romancé de ses relations avec Musset dans *Elle et Lui*. Paul de Musset répond par *Lui et Elle*, et Louise Colet par *Lui*, où Flaubert était présenté épisodiquement comme un cœur sec et avare. Mais déjà elle l'avait dépeint dans une *Histoire de Soldat* (1856) où il séduit Caroline, l'abandonne brutalement et la réduit à un désespoir dont elle meurt en lui pardonnant.

voilà Flaubert à cheval sur cette jolie rosse. « Le théâtre n'est pas un art, c'est un secret. Je l'ai surpris des propriétaires du secret. Voici le secret. D'abord, il faut prendre des verres d'absinthe au café du Cirque, puis dire de toute pièce : C'est pas mal, mais... des coupures ! Répéter : Oui... mais il n'y a pas de pièce, et surtout, toujours faire des plans et ne jamais faire de pièce. Quand on fait une pièce, quand on fait même un article dans le *Figaro* on est foutu ! J'ai étudié le secret d'un imbécile, mais qui le possède, de la *Rouinat*. C'est la *Rouinat* qui a trouvé le mot sublime : Beaumarchais est un préjugé ! » Beaumarchais, s'écrie Flaubert, du foutre et du phosphore ! Seulement le type de Chérubin, qu'il le fasse ! ».

N'a jamais voulu laisser mettre *Madame Bovary* au théâtre, trouvant qu'une idée est faite pour un seul moule, qu'elle n'est pas à deux fins, et ne voulant point le livrer à un Dennery : « Savez-vous ce qu'il faut pour le succès aux boulevards ? C'est que le public devine tout ce qui va arriver, je me suis trouvé une fois à côté de deux femmes qui, de scène en scène, racontaient la scène suivante : elles faisaient la pièce à mesure ! ».

Puis la causerie va sur les uns, sur les autres de notre monde, la difficulté de trouver des gens avec lesquels on puisse vivre, qui ne soient point tarés, ni insupportables, ni bourgeois, ni mal élevés. Charles-Edmond promet de nous en nommer dix et ne nous en nomme que trois ou quatre. Et l'on se met à regretter tout ce qui manque à Saint-Victor : on en ferait un si joli ami ! Ce garçon au fond duquel on ne peut jamais voir clair, à l'expansion du cœur duquel on n'arrive jamais, quand même on arrive à sa plus confiante expansion d'esprit ; ce garçon qui, après trois ans de relations et d'amitié, a des glaces subites et des froideurs de poignées de main comme pour un inconnu... Flaubert nous dit que c'est son éducation qui l'a marqué et que ces trois éducations, ces trois institutions de l'homme, l'éducation religieuse, l'armée, l'École Normale, marquent d'un cachet indélébile l'homme et le caractère.

Puis on passe en revue les femmes de théâtre, les bizarreries de ces singulières créatures. Flaubert donne sa recette pour les amis : Il faut être sentimental, les prendre au sérieux. Puis on agite la question de savoir si vraiment elles couchent autant que les hommes le disent, si les soins de santé, la fatigue, les travaux de théâtre ne les poussent pas seulement à des escarmouches. On cause de leur influence inouïe sur la critique de leurs amants, et comme des femmes de théâtre, la conversation monte à la femme, « J'ai trouvé un moyen bien simple de m'en passer, dit Flaubert, je me couche sur le cœur, et dans la nuit... c'est infallible ! ».

Puis nous sommes seuls, lui et nous, dans le salon tout plein de fumée de cigares ; lui arpentant le tapis, cognant de sa tête la boule du lustre, débordant, se livrant comme avec des frères de son esprit.

Il nous dit sa vie retirée, sauvage, même à Paris, enfermée et fermée, détestant le théâtre, point d'autre distraction que le dimanche au dîner de M^{me} Sabatier, la *Présidente* comme l'appelle dans le monde Gautier, ayant horreur de la campagne, travaillant dix heures par jour, mais grand perdur de temps, s'oubliant en lectures et tout prêt à faire un tas d'écoles buissonnières autour de son œuvre. Ne s'échauffant que vers les cinq heures du soir quand il s'y met à midi, ne pouvant écrire sur du papier blanc, ayant besoin de le couvrir d'idées posées comme par un peintre qui place ses premiers tons.

Puis nous causons du petit nombre de gens qui s'intéressent au *bienfait* d'une chose, au rythme d'une phrase, à une chose belle en soi.

Comprenez-vous l'imbécillité de travailler à toutes les assonances d'une phrase ou les répétitions d'une page ? Pour qui ? Et puis jamais, même quand l'œuvre réussit, ce n'est le succès que vous avez voulu qui vous vient. Ce sont les côtés de vaudeville de *Madame Bovary* qui lui ont valu son succès. Le succès est toujours à côté... Oui, la forme, qu'est-ce qui, dans le public, est réjoui et satisfait de la forme ? Et notez que la forme est ce qui vous rend suspect à la justice, aux tribunaux qui sont classiques... Mais personne n'a lu les classiques ! Il n'y a pas huit hommes de lettres qui aient lu Voltaire, j'entends *lu*. Pas cinq qui sachent les titres des pièces de Thomas Corneille... mais l'image, les classiques en sont pleins ! La tragédie n'est qu'image. Jamais Petrus Borel n'aurait osé cette image insensée !

« Brûlé de plus de feux que j'en allumai » (9).

« L'art pour l'art ? Jamais il n'a eu sa consécration comme discours à l'académie d'un classique, de Buffon : « La manière dont une vérité est énoncée est plus utile à l'humanité que cette vérité même ». J'espère que c'est l'art pour l'art, cela ! Et la Bruyère qui dit : « L'art d'écrire est l'art de définir et de peindre » (10).

Puis il nous dit ses trois bréviaires de style, la Bruyère, quelques pages de Montesquieu, quelques chapitres de Châteaubriand, et le voilà, les yeux hors de la tête, le teint allumé, les bras soulevés comme pour les embrassements de drame, dans une envergure d'Antée, tirant de sa poitrine et de sa gorge des fragments du dialogue de Sylla et d'Eucrate, dont il nous jette le bruit d'airain qui semble un rauquement de lion (11).

Flaubert nous cite cette critique sublime de Limayrac sur *Madame Bovary*, dont le dernier mot : « Comment se permettre un style aussi ignoble, quand il y a sur le trône le premier écrivain de la langue française, l'Empereur ? ».

Nous parlons de son roman carthaginois au milieu duquel il est, il nous dit ses recherches, ses travaux, ses lectures, un monde de notes à faire le piédestal d'un Beulé, la difficulté des mots qui le force à mettre tous ses termes en périphrases. « Savez-vous toute mon ambition ? Je demande à un honnête homme intelligent de s'enfermer quatre heures avec mon livre, et je veux lui donner une bosse de haschich historique. Voilà tout ce que je veux... Après tout, le travail c'est encore le meilleur moyen d'escamoter la vie ».

Dimanche 29 Juillet :

Il pleut des petits livres, des Rigolbochades, tolérées, autorisées, encouragées par le gouvernement qui se garde bien de les poursuivre. Il réserve la police correctionnelle pour les gens comme Flaubert et comme nous. J'en viens d'en lire un, intitulé *Ces Dames*, où le mot *miché* est imprimé en toutes lettres, ce qui peut donner l'idée du reste ! La littérature pornographique va bien à un Bas-Empire, elle le sert.

Dimanche 19 Août :

Dîner à Bellevue (12) pour la célébration de la croix de *Saint-Victor*. Le héros de la fête est radieux. Il a cette belle joie intérieure, inconsciente

(9) Racine, *Andromaque*, acte I, scène 4.

(10) La Bruyère, *Caractères* I-14.

(11) Le dialogue de Sylla et d'Eucrate est de Montesquieu.

(12) Chez Charles Edmond.

et à effusion, qui le fait se jeter dans les bras de tous les gens et lui fait chanter des Ponts-neufs.

Flaubert arrive de Rouen au milieu du dîner. Crémieux se lève au dessert et fait un long discours en Prud'homme qui se termine par : « Messieurs, espérons que cette croix est le premier rognon de la brochette ! ».

24 AOUT :

Dîner chez *Charles-Edmond*. Aubryet a invité tous les dîneurs à dîner aujourd'hui chez lui. Nous sommes donc : Flaubert, Saint-Victor, Charles-Edmond, Halévy, Claudin, et de plus, Gautier.

Un appartement, rue Taitbout, au cinquième. Une chambre toute tendue de perse et un salon où il y a, capitonné dans une soie gorge de pigeon, un plafond de Faustin Besson.

On s'assied à la table et la causerie prend feu. Cela commence par Ponsard.

Puis on se met à parler de la possibilité de faire une belle féerie littéraire. « Eh bien ! dit Flaubert, il y en a un que je déteste encore plus que Ponsard, c'est Feuillet, le gars Feuillet. Ce jeune homme est escouillé ! », crie-t-il comme un tonnerre.

« C'est que celui-ci est un mâle ! dit Gautier, de Flaubert.

— Octave Feuillet, ou le théâtre de Louis Esnault !

— « J'ai lu trois fois son *Jeune homme pauvre*... on n'a pas idée de cela : il a une place de dix mille francs ! Et savez-vous à quoi en reconnaît que son jeune homme est distingué ? C'est qu'il sait monter à cheval ! ».

— Oui, et puis tu sais, il y a, dans toutes ses pièces, des jeunes gens qui ont des albums et qui prennent des sites !

— Savez-vous, il y a vingt ans, avec quoi un jeune homme était riche, vous autres ? Lisez Paul de Koch « Charles était riche, il avait six mille livres de rentes, mangeait tous les soirs un perdreau truffé, entretenait un rat de l'Opéra ». Et c'était vrai !

Là-dessus part une imitation, par Claudin, de Gil Perez dans *Mimi Bamboche*. Au fond, ce comique-là, c'est la récréation du baigneur, c'est Poulmann en goguette.

« J'ai lu une ordure ! ». C'est la voix de Flaubert qui s'élève. « Avez-vous lu ça ? ».

— Quoi ?

— La vie de l'Impératrice, par Castille.

— Un homme qui a fait l'éloge de Robespierre... Parbleu, c'est bien pour ça.

Au sortir de table : « Savez-vous, dit Saint-Victor, que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la Saint Barthélemy ? ». Là-dessus, nous disons : « Voltaire aurait eu la fièvre ». « Certainement » crie Flaubert. Et voilà Flaubert et Saint-Victor le déclarant un apôtre sincère, et nous à nous regimber de toute la force de nos convictions. Ce sont des cris, des éclats : « ...Pour moi, c'est un saint ! » crie Flaubert.

La discussion s'éteint, remonte vers Horace où quelques-uns veulent retrouver du Béranger, dont Saint-Victor admire la pureté de langue, bien inférieure, selon Gautier, à l'admirable langue de Catulle. Flaubert mugit du Montesquieu. « Vous aimez cela comme la rocoterie ». Puis c'est Dante et Shakespeare dont on parle, puis de la Bruyère.

Claudin, crie Saint-Victor, *Catholicisme et Markowski*, voilà ta devise.

— Markowski, qu'est-ce que c'est que ça ? dit Flaubert.

— Mon cher, dit Saint-Victor, Markowski était un bottier. Il s'est mis à apprendre le violon tout seul et puis à danser aussi tout seul, et puis il s'est mis à donner des bals avec des filles dont il donne l'adresse. Le bon Dieu a béni ses efforts, Adèle Courtois lui a fait donner des raclées et il est propriétaire de la maison où il habite.

30 AOUT :

Flaubert, à qui nous avons demandé de nous aboucher pour notre roman de *Sœur Philomène* avec les hôpitaux, nous mène chez le docteur Follin, un grand chirurgien de ses amis. Un homme gras, replet, l'œil intelligent, qui comprend de suite ce que nous voulons et qu'il nous faut entrer *in mediæ res*, en suivant la clinique et en dinant avec les internes, dans la salle de garde.

En causant, il nous trace la silhouette de ce médecin de la rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine, donnant ses consultations chez le marchand de vin, qui marque chaque deux sous reçus par consultation avec une marque à la craie sur le mur, qui est le crédit ouvert d'un petit verre, effacé après la consultation. Et Flaubert jette le nom du frère de Cloquet, d'Hippolyte Cloquet, un puits de science qui était un puits de vin, vainement rabiboché, rhabillé, morigéné par son père et à la fin, médecin d'une chaîne de forçats, se saoulant avec eux !

1^{er} NOVEMBRE :

Dans le chemin qui conduit au chemin de fer, Monnier me dit que Flaubert est épileptique. L'est-il. Ne l'est-il pas ? La chute qu'il a faite cet hiver semblerait donner raison à Monnier. Peut-être y-a-t-il aussi là l'explication de son grand chagrin d'amour, une femme peut-être l'ayant quitté ou ne l'ayant pas voulu sur cette découverte (13).

DIMANCHE 18 NOVEMBRE :

Je rêvais cette nuit que j'allais me faire payer avec mon frère d'un article sur Proudhon à la *Revue Européenne*. Il y avait des quantités de bureaux et des légions d'employés penchés sur des pupitres, la plume sur l'oreille, qui contre-signaient d'un air narquois le bulletin qu'on m'avait donné.

Et je me trouvais tout à coup et sans transition à Venise, de très bon matin, à l'aube du jour, installé sur un balcon de palais avec Flaubert et mon frère et pêchant à la ligne, et Flaubert furieux et voulant à toute force une côtelette et s'indignant d'une ville qui se levait si tard. Et moi, très peu pensant à ma pêche, mais songeant que ce serait une curieuse chose que de faire une description de Venise au moment même où elle s'éveille, et ouvrant les yeux tout grands et abandonnant mon projet par le ressouvenir, dans mon esprit, de toute les descriptions que Gautier en avait faites, et un peu empêché par le peu de couleurs que je m'étonnais de trouver à cette ville que j'avais déjà vue et qui ne m'apparaissait guère plus que ces images gravées dans les glaces du XVI^e siècle.

(13) L'affection nerveuse épileptiforme qui devait reparaitre à plusieurs reprises dans la vie de Flaubert, l'avait saisi pour la première fois à l'automne 1843, tandis qu'il se promenait en voiture près de Pont-Audemer avec son frère Achille. Le grand chagrin d'amour concerne la grande passion de Flaubert pour M^{me} Elisa Schlésinger.

29 NOVEMBRE :

Flaubert tombe chez nous. Il est ici pour la pièce de son ami Bouilhet à l'Odéon (14). Toujours dans sa *Carthage*, enfoncé là-bas dans une vie de cloporte et dans un travail de bœuf. N'est allé autre part que, deux jours, à Etretat. Il en est maintenant, de son roman, à la baisade, une baisade carthaginoise et, dit-il, « Il faut que je monte joliment le bourrichon à mon public : il faut que je fasse baiser un homme qui croira enfler la lune, avec une femme qui croira être baisée par le soleil » (15).

Puis il nous conte ce mot d'un voyou demandant un sou à une lorette chic qui montait en coupé : « Je n'ai pas de monnaie » dit la lorette, et elle dit à son cocher : « Au bois ! ». « Au bois ? Au bois de lit, punaise ! » lui cria le voyou.

Puis il nous parle de l'immense impression faite sur lui au collège par *Faust*, par la première page, par le bruit des cloches qui est l'ouverture du livre ; tellement emporté par l'impression, qu'au lieu de revenir chez lui, se trouva à une lieue de Rouen, auprès d'un tir au pistolet, sous une pluie battante.

10 DECEMBRE :

En sortant de *l'Oncle Million*, je vois Flaubert et Bouilhet entourés de gens en casquette, à qui ils donnent des poignées de main, et Bouilhet nous quitte en nous disant qu'il va au café à côté. A ce qu'il paraît, les pièces à l'Odéon, pour qu'elles aillent, il faut les entretenir de petits verres et de poignées de main...

Flaubert nous contait que pendant qu'il faisait l'empoisonnement de Madame Bovary, il avait souffert comme s'il avait une plaque de cuivre dans l'estomac, souffrance qui l'avait fait vomir deux fois, et citant comme une de ses impressions les plus agréables celle où, travaillant à la fin de son roman, il avait été obligé de se lever et d'aller chercher un mouchoir qu'il avait trempé !... et tout cela pour amuser des bourgeois !

Au fond et dans le vrai, *Madame Bovary*, un chef-d'œuvre dans son genre, le dernier mot du vrai dans le roman, représente un côté très matériel de l'art de la pensée. Les accessoires y vivent autant et presque au même plan que les gens.

Le milieu des choses y a tant de relief autour du sentiment et des passions, qu'il les étouffe presque. C'est une œuvre qui peint aux yeux, bien plus qu'elle ne parle à l'âme. La partie la plus noble et la plus forte de l'œuvre tient beaucoup plus de la peinture que de la littérature. C'est le stéréoscope poussé à la dernière illusion.

Le vrai, c'est le fond de tout art, c'est sa base et sa conscience. Mais pourquoi l'âme de l'esprit n'en est-elle pas complètement satisfaite ? Faudrait-il un alliage de faux pour qu'une œuvre circule comme chef-d'œuvre dans la postérité ? Qui fait que *Paul et Virginie* — ce roman romanesque où je ne sens point le vrai, mais à tout moment l'imaginé des personnages, le rêve des caractères — restera immortellement un chef-d'œuvre, tandis que *Madame Bovary*, un livre plus fort de toute la force de la maturité à la jeunesse, de l'observation à l'imagination, de l'étude sur le vif et sur nature à la composition poétique, *Madame Bovary*,

(14) ...*l'Oncle Million*.

(15) Dans le chapitre XI de *Salammbô*, ce sera la scène d'amour, sous la tente de Mathô, entre celui-ci qui prend *Salammbô* pour Tanit, et *Salammbô*, venue pour récupérer le Zaimph, et qui voit en Mathô une incarnation de Moloch.

je le sens, restera un prodigieux effort et ne sera jamais un livre pareil, une sorte de Bible de l'imagination humaine ? Parce qu'il lui manque ce grain de faux, qui est peut-être l'idéal d'une œuvre.

MARDI 18 DÉCEMBRE 1860 :

Nous nous décidons à aller porter ce matin la lettre que nous a donnée, sur la recommandation de Flaubert, M. le docteur Follin pour M. Edmond Simon, interne au service de M. Velpeau à l'Hôpital de la Charité. Car il nous faut faire pour notre roman de *Sœur Philomène*, des études à l'hôpital sur le vrai, sur le vif..

Il est assez singulier que ce soit les trois hommes de ce temps, les plus purs de tout métier, les trois plumes les plus vouées à l'art, qui aient été traduits sous ce régime sur les bancs de la police correctionnelle : Flaubert, Baudelaire et nous.

(A suivre).

Les exemplaires en grand papier de MADAME BOVARY

M. Auguste Lambiotte, le distingué Président de la Société des Bibliophiles de Belgique — un chercheur et un savant — a récemment publié dans la Revue de sa Société Le Livre et l'Estampe, un remarquable travail de patiente érudition concernant les premiers exemplaires de Madame Bovary, parus comme on le sait en 1857, et dédiés par Gustave Flaubert à ses proches et à ses amis.

M. Lambiotte nous a autorisé à reproduire ce travail du plus haut intérêt pour les Flaubertistes. Nous l'en remercions vivement, ainsi que la Revue trimestrielle de la Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique. L'un et l'autre ont fait à notre égard preuve d'une grande et fructueuse bienveillance.

Tous ceux qui ont suivi les ventes de ces dernières années ont été frappés par l'ardeur toujours croissante avec laquelle les bibliophiles se disputent les éditions originales en grand papier des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine.

Quand l'exemplaire a été dédié à un personnage célèbre et relié à l'époque, bref, lorsque sont réunies toutes les herbes de la Saint-Jean, il n'y a pas de limite aux enchères.

La faveur exceptionnelle que rencontrent de tels livres auprès des collectionneurs d'aujourd'hui nous a poussé à inventorier les exemplaires connus à ce jour des originales en grand papier de certains chefs-d'œuvre, tels que *Madame Bovary, l'Education Sentimentale, Trois contes, Dominique, Poèmes Saturniens, Fêtes Galantes, la Bonne Chanson*, sans oublier les *Fleurs du Mal*.

Nous commencerons notre travail par *Madame Bovary* pour célébrer le centième anniversaire de sa publication.

Nous décrirons tout d'abord les exemplaires avec envoi d'auteur, en donnant des indications succinctes sur le destinataire du livre, la reliure, les ventes auxquelles le livre a passé.

Nous mentionnerons également les exemplaires avec envoi qui ont été distribués dans la région rouennaise et dont la liste de la main de Flaubert a paru dans le *Mercure de France* (articles de Francis Ambrière du 15 novembre 1937 et du 1^{er} août 1938). Cependant, certains de ces exemplaires n'ayant jamais figuré dans aucune vente, nous ne pouvons les décrire. Nous les signalons par l'indication : Liste Flaubert.

Nous décrirons enfin les exemplaires sans envoi, en reliure d'époque et en reliure moderne.

Ce relevé, malgré tous nos soins, peut contenir des erreurs ; il peut aussi être incomplet. Que nos lecteurs nous permettent de corriger ces imperfections, nous les en remercions d'avance.

Madame Bovary — Michel Lévy frères, 1857

a) *Exemplaires sur vélin fort, avec envoi d'auteur.*

1. Louis Bouilhet, dédicataire — Poète et auteur dramatique normand (1821-1869), condisciple et ami de Flaubert.

On a perdu la trace de cet exemplaire qui a été présenté en 1923 à un libraire de Paris. Il portait en sus de la dédicace manuscrite : « Imprimé pour Monsieur Louis Bouilhet » (voir à ce sujet le Bulletin du Bibliophile du 1^{er} février 1923, page 109).

2. Charles Baudelaire (1821-1867).

Envoi : « Au poète Baudelaire, hommage d'une profonde sympathie littéraire. Gve Flaubert ».

Demi-reliure d'époque en maroquin vert foncé, tête dorée, non rogné, couverture conservée. Cette reliure a été exécutée par *Lortic* sur les indications de Baudelaire, et les couvertures ont été conservées, en dépit des règles de l'époque. (Voir à ce sujet l'article de Vandérem dans le Bulletin du bibliophile du 1^{er} mai 1927, pages 195 et 196).

3. Victor Hugo (1802-1885).

Envoi : « Au maître, souvenir et hommage. Gve Flaubert ».

Cet exemplaire provenant de la bibliothèque de Georges Hugo dont il porte l'ex-libris, relié en plein maroquin grenat, cadre de 7 filets sur les plats, dos orné, tranches dorées sur témoins, couverture conservée (*Chambolle-Duru*), a passé successivement dans les ventes :

Claude Lafontaine (1923) — 24.000 francs.

Voûte (1938) n° 292 — 51.000 francs.

Jarry (Blaizot) 21-22 mars 1939, n° 122 — 45.000 francs.

Il contient une lettre de Flaubert à Maurice Schlesinger et deux pages du manuscrit, autographes ajoutés par Paul Voûte.

4. Alfred de Vigny (1797-1863).

Envoi : « A Mr de Vigny, hommage de la plus profonde admiration d'un inconnu. Gve Flaubert ».

Cet exemplaire en demi-reliure d'époque maroquin brun avec coins, dos orné, tête dorée, non rogné, a passé à la vente Parran en novembre 1921, où il a atteint 7.700 francs. On le retrouve dans la vente du comte Alain de Suzannet décembre 1934, n° 42 — 26.000 francs

5. Jules et Edmond de Goncourt (1830-1870 et 1822-1896).

Envoi : « A Jules et Edmond de Goncourt, hommage de la plus haute et de la plus profonde sympathie pour leurs personnes et leurs œuvres. Gve Flaubert ».

Cet exemplaire, n° 332 de la vente Goncourt d'avril 1897 — 501 francs — a été relié à l'époque en maroquin rouge filets à froid, chiffre des Goncourt à froid en forme de médaillon sur fond or, compartiments de filets à froid sur le dos, tête dorée, dentelle intérieure, non rogné. Ex-libris des Goncourt sur une feuille de garde avec cette note autographe à l'encre rouge :

« Edition en un volume. Exemplaire dans lequel il a été intercalé une page du manuscrit original, à moi donnée par M^{me} Commanville, la nièce de Flaubert. Edmond de Goncourt ».

On le retrouve en dernier lieu à la vente Barthou 1935, n° 15 — 46.000 francs.

6. George Sand (1803-1876).

Envoi : « A Madame Sand, hommage d'un inconnu.
Gve Flaubert ».

Ce livre, en reliure du temps, a longtemps été exposé au Musée Carnavalet.

7. Alphonse de Lamartine (1790-1869).

Envoi : « A Monsieur de Lamartine, offert par l'auteur, son tout dévoué, Gve Flaubert ».

Reliure de *Huser* en plein maroquin rouge, doublé de même, tête et tranches dorées, couvertures conservées.

8. Sainte-Beuve (1804-1869).

Envoi : « A Monsieur Sainte Beuve, humble hommage d'un inconnu. Gve Flaubert ».

Cet exemplaire resté broché a passé successivement à la deuxième vente Sainte-Beuve (1870, n° 330) au prix de 40 francs, puis à la vente Brivois en décembre 1920, où il a atteint 11.505 francs. Il est maintenant conservé dans la bibliothèque Jacques Doucet.

9. Jules Janin (1804-1874) — « Prince des critiques »

Envoi : « A notre père en lettres, Jules Janin. Gve Flaubert ».

Cet exemplaire, relié à l'époque en demi-marroquin vert, tête

dorée, non rogné, a passé à la vente Jules Janin 1877 (Labitte), n° 768, au prix de 180 francs. Il a passé ensuite à la vente Noilly, mars 1886, n° 313, où il a atteint 335 francs. Noilly l'avait fait relier à nouveau par *Marius Michel*, et y avait inséré une suite de gravures et un portrait de Flaubert.

10. Paul de Saint-Victor (1825-1881), littérateur et critique.

Envoi : « A Paul de Saint Victor, hommage de la meilleure amitié et de la plus profonde sympathie littéraire. Gve Flaubert ».

Reuvre d'époque en demi-marouquin rouge, compartiments de filets à froid dans le dos, tête dorée, tranche ébarbée.

Cet exemplaire a été adjugé 250 francs à la vente Saint-Victor 1882 (Porquet), n° 727.

Il est actuellement conservé dans la bibliothèque Smith-Lesouëf.

11. Henri Meilhac (1831-1897), auteur dramatique.

Envoi : « A Henri Meilhac. Gve Flaubert ».

Cet exemplaire en demi-marouquin vert, tête dorée, tranche ébarbée, a passé à la vente H. Meilhac en avril 1922 sous le n° 553, au prix de 1.400 francs.

12. Charles Asselineau (1821-1874), littérateur, critique et bibliophile.
Texte de l'envoi resté inconnu.

Cet exemplaire, relié à l'époque en demi-marouquin bleu non rogné, figurait sous le n° 185 dans la vente Asselineau en 1874 et a été adjugé 12 francs.

Nous craignons qu'il en soit de cet exemplaire comme de celui de Louis Ulbach, dont nous parlons in fine.

13. Nadar (1820-1910), littérateur-photographe-aéronaute.

Envoi : « A Nadar, avec une forte poignée de main.

Gve Flaubert ».

Nous ne connaissons pas la reliure de cet exemplaire.

14. Georges Bell (1825-1885), journaliste et littérateur.

Envoi : « A Georges Bell, hommage d'une profonde sympathie littéraire. Gve Flaubert ».

Marouquin lavallière janséniste, doublé de marouquin vert olive, un filet or, gardes de soie brochée, doubles gardes, tête dorée, non rogné, reliure de *René Kieffer* (catalogue Blaizot, n° 180 — janvier 1912 — 850 francs).

15. Adolphe Gaiffe, publiciste et dandy qui fut secrétaire de l'Artiste et de la Presse, puis secrétaire particulier de Solar. Un des hommes les plus beaux de sa génération et à ce titre célébré par Banville dans « Odelettes ».

Envoi : « A mon ami Gaiffe. Gve Flaubert ».

Vente Montgermont 5 décembre 1918, n° 137. Reliure en plein

maroquin rouge janséniste, 7 filets intérieurs, tranches dorées sur témoins (*Chambolle-Duru*).

16. **Amédée Pommier** (1804-1877), poète, collaborateur de la Revue des « Deux Mondes » et de l'Artiste.

Envoi : « Au poète A. Pommier, hommage d'un inconnu qui l'admire. Gve Flaubert ».

Ce livre, en demi-chagrin lavallière d'époque, plats toile, dos orné, tranches jaspées, a passé à la vente Robert de Bonnières en 1922, puis à la vente Sforza en 1933 sous le n° 314.

17. **Louise Colet** (1810-1876), poétesse et romancière, fut successivement l'amie de Cousin, Villemain, Hugo, Alfred de Vigny, Musset, et sa liaison orageuse avec Flaubert dura de 1847 à 1855.

Nous ignorons tout de l'état du volume.

18. **Madame Sabatier** (1822-1890), Aglaé Savatier, dite Apollonie Sabatier, surnommée la Présidente, immortalisée par Baudelaire.

Envoi : « A l'esprit charmant, à la ravissante femme, à l'excellente amie, à notre belle, bonne, insensible Présidente, Madame Aglaé Sabatier, mince hommage de son tout dévoué. Gve Flaubert ».

Reliure d'époque en demi-marroquin vert à la Bradel, dos orné de filets dorés, tranches jaspées.

19. **Madame Feydeau** — Polonaise, femme de Ernest Feydeau (1821-1873), homme de lettres, auteur de Fanny.

Envoi : « A Madame Feydeau, humble hommage de son tout dévoué, Gve Flaubert ».

Le nom du dédicataire a été en partie raturé, mais reste très lisible. Vente Lévy-Danon (12-15 novembre 1935), n° 167, prix : 5.150 francs. Demi-marroquin vert foncé, compartiments de filets à froid avec fleurons dorés, plats toile verte, tranches marbrées, reliure d'époque.

20. **Madame Charles d'Harnois de Blangue** (1830-1885), sœur de Madame Gustave de Maupassant.

Envoi : « A Madame d'Harnois de Blangue, née Virginie Le Poittevin, cordial hommage d'un vieil ami. Gve Flaubert ».

Exemplaire broché, couverture imprimée. Le dos manque en partie (catalogue Blaizot n° 249, décembre 1927).

21. **Madame Le Poittevin** (1793-1866), mère d'Alfred Le Poittevin, ami de jeunesse et confident de Flaubert.

Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).

22. **Laure Le Poittevin** (1821-1903), fille de la précédente, mère de Guy de Maupassant et sœur de Madame d'Harnois de Blangue.

Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).

23. Madame Flaubert (1793-1872), mère de Gustave Flaubert.
 Envoi : « A ma bonne mère, son vieux compagnon,
 Gve Flaubert ».
 L'envoi ci-dessus est reproduit page 80 du livre d'Albert Thibaudet : « Gustave Flaubert ».
 Demi-reliure de chagrin noir, dos janséniste.
 Cet exemplaire est conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.
24. Achille Flaubert (1813-1880), chirurgien, frère de Gustave Flaubert.
 Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
25. Mademoiselle Juliet Herbert — gouvernante de Caroline Flaubert et amie de l'écrivain.
 Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
26. Charles Beuzeville (1812-1885), rédacteur en chef du « Journal de Rouen ».
 Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
27. Thomas Brière de l'Isle (1806-1872), co-propriétaire et directeur du « Journal de Rouen ».
 Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
28. Amédée Le Froid de Méraux (1802-1874), rédacteur au « Journal de Rouen », critique musical.
 Envoi : « A mon ami A. Méraux. Puissent mes phrases être aussi mélodieuses que sa musique et aussi spirituelles que sa conversation. Gve Flaubert ».
 Reliure de *Noullac* (Catalogue Blaizot n° 193 de juin 1913).
29. André Pottier (1799-1867), conservateur de la Bibliothèque de Rouen et directeur du Musée d'Antiquités de la Seine-Inférieure.
 Envoi : « A mon cher et savant ami, M. Potier. Gve Flaubert ».
 Demi-marouquin vert foncé, tête rouge, non rogné, joint carte de visite avec quelques mots autographes. Vente Pelay 1923 (Giraud Badin) — 10.000 francs.
30. Joseph-Pierre Chassan (1800-1871), avocat au Barreau de Rouen, membre de l'Académie de Rouen et auteur, entre autres ouvrages juridiques, d'un « Traité des délits par l'écriture ».
 Envoi : « A M. Chassan, hommage respectueux de l'auteur.
 Gve Flaubert ».
 Demi-chagrin bleu, dos à cinq nerfs, titre poli, fleurons dorés, tranches peigne. Reliure d'époque provenant de la Librairie Ancienne et moderne Lanetin à Rouen.

Catalogue Matarasso (1938) et Edouard Loewy (1955).

31. Théodore Douvre (1798-1877), juge de paix à Rouen.
Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
32. Pierre Lizot (1797-1861), Président du Tribunal civil de Rouen.
Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
33. Eugène Jolibois (1819-1896), avocat général à la Cour de Rouen en 1857.
Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
34. Georges Pouchet (1833-1894), fils du directeur du Muséum Rouennais, docteur en médecine et professeur d'anatomie au Muséum.
Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
35. Jean Clogenson (1785-1876), Rouennais, membre du Comité Bouilhet.
Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
36. Henry Barbet (1789-1875), Maire de Rouen, Président du Conseil Général, Pair de France. Intervint en faveur de Flaubert au moment du procès sur Madame Bovary.
Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
37. Baron Ernest Leroy (1810-1872), préfet de la Seine-Inférieure jusqu'en 1870, il intervint en faveur de Flaubert (voir Correspondance Générale — tome IV — page 143).
Envoi et état inconnus (Liste Flaubert).
38. Pruss (1822-1873), consul à Rhodes, ami d'enfance de Flaubert qui le retrouva à Rhodes, lors de son voyage en Orient en 1850 — (voir Correspondance Générale — tome II — page 354).
Envoi : « A mon ami Pruss, que ce livre lui parvienne et le fasse songer à l'auteur et au pays natal. Mille bonnes tendresses.
Gve Flaubert ».
Reliure en maroquin rouge, trois filets sur les plats, dos orné, doublé de maroquin vert olive, cadre de cinq filets, tranches dorées (*Chambolle-Duru*). Vente Blaizot, 18 février 1939, n° 56.
39. Ernest Christophe (1827-1892), sculpteur, élève de Rude.
Envoi : « A mon ami Christophe. Gve Flaubert ».
Demi-marroquin rouge avec coins, tête dorée, ébarbé. Reliure de *Amand*. La dédicace à Christophe est sur un feuillet de garde.
Vente Pierre Louys, 27 novembre 1930 (Giraud-Badin)
— 10.800 francs.

40. Charles Abbaticci (1792-1857), garde des Sceaux.

Envoi : « A Mr Charles Abbaticci. Hommage de son obligé, l'auteur, Gve Flaubert ».

Demi-reliure d'époque en veau fauve.

41. Gustave Rouland (1831-1898), fils du Ministre de l'Instruction Publique, qui portait le même prénom, chef de Cabinet de son père, intervint activement au moment du procès Bovary (voir Correspondance Générale — tome IV — pages 140 à 151).

Envoi : « A Mr Rouland. Hommage d'un compatriote. L'auteur, son tout dévoué. Gve Flaubert ».

Demi-reliure d'époque en maroquin noir, tranches peignées.

42. Alfred Baudry (1828-1884), dit « le Jeune » était le frère cadet de Frédéric Baudry, bibliothécaire de l'Arsenal et membre de l'Institut.

Envoi : « A mon ami, très cher Al. Baudry, le seul qui vienne me voir dans ma solitude rustique. L'auteur indigne. Gve Flaubert ».

Maroquin Lavallière, double encadrement de trois filets or et de branches avec feuilles dorées et fleurs mosaïquées, dos à cinq nerfs orné de mêmes motifs, doublé de maroquin rouge avec trois filets or et une bande dorée et mosaïquée, dentelles, gardes soie, tranche dorée sur témoins, couverture, étui (*Marius Michel*). Vente Léon Schück, juin 1931, n° 225 : 30.100 francs.

43. Eugène Bataille (1815-1878), Conseiller d'Etat, ancien ami de Napoléon III. Il l'avait accompagné en Angleterre et avait pris part à l'expédition de Boulogne.

Envoi : « A E. Bataille, cordial hommage d'un ancien camarade de collège. Gve Flaubert ».

Ce livre était primitivement relié par *Champs*, en demi-marroquin bleu ardoise, couverture et dos conservés (voir catalogue Matarasso de 1949, n° 281). Il est maintenant dans une pleine reliure doublée de *P.-L. Martin*.

44. Sugnet.

Envoi : « Affectueux souvenir d'hospitalité. Gve Flaubert ».

Cet exemplaire est en demi-chagrin grenat, filets dorés, tranches jaspées, reliure d'époque. Catalogue du libraire Ed. Lœwy (8 juin 1948, n° 318).

45. Eugène Crépet (1827-1892), homme de lettres, baudelairien, père de Jacques Crépet.

Envoi : « A mon ami Crépet. Gve Flaubert ».

Plein maroquin rose, doublé de moire (*Nouillac*).

46. Destinataire inconnu.

Dans le Bulletin Morgand de 1898, n° 31.047, est décrit un exemplaire sur vélin fort en demi-reliure, dos et coins maroquin brun, tête dorée, non rogné. Petite tache d'encre sur l'une des tranches du volume. Envoi autographe de l'auteur.

47. Destinataire inconnu.

Dans le catalogue Blaizot n° 106 de juin 1905, est décrit sous le n° 3702, un exemplaire relié par *Chambolle-Duru* en plein maroquin grenat, dos orné, filets sur les plats, doublé de maroquin brun, 5 filets faisant encadrement, tranches dorées. Portrait ajouté. Envoi autographe de l'auteur.

48. Marie-Antoine-Jules Sénard (1800-1885), avocat de Gustave Flaubert dans le procès Bovary. Bâtonnier de l'Ordre des Avocats, député en 1848, puis Président de l'Assemblée Nationale, deuxième dédicataire de Madame Bovary.

Nous n'avons pu retrouver cet exemplaire malgré une enquête menée auprès des descendants de Jules Sénard. Flaubert, qui n'avait pas la bosse des noms propres, orthographiait SENART, comme il écrivait POTIER pour POTTIER (voir plus haut exemplaire n° 29).

Enfin nous tenons à signaler l'exemplaire de :

Louis Ulbach. S'il fallait en croire Vicaire, nous devrions l'ajouter à notre liste de grands papiers. Il est en effet indiqué par Vicaire comme étant un exemplaire sur vélin fort, en demi-veau vert, filets (vente Louis Ulbach, Paris, Durel 1889). Mais si l'on se reporte au catalogue de cette vente, on lit : « 2 tomes en un volume in-12, demi-reliure veau vert, filets. Edition originale. Envoi autographe de l'auteur à M. L. Ulbach ».

b) *Exemplaires non dédicacés, sur vélin fort.*

Nous n'avons pas trouvé trace d'exemplaire broché.

En revanche, les exemplaires reliés sont assez nombreux. Nous citerons successivement les reliures d'époque et les reliures modernes.

1. Exemplaire Ludovic Halévy.

Reliure d'époque en demi-maroquin à petit grain vert foncé, à coins, dos à quatre nerfs, à compartiments de filets à froid, orné d'un fleuron doré quatre fois répété, tête dorée, non rogné, étui en forme de reliure, plein maroquin vert orné de même.

Cet exemplaire porte l'ex-libris de Ludovic Halévy et est entièrement non rogné.

2. Exemplaire du Prince Napoléon.

Vente Rauch, mai 1952, n° 530 — 1.000 francs suisses. Reliure de l'époque en demi-chagrin violet, plats de papier marbré, tranche dorée.

Cet exemplaire porte sur la page de titre le cachet du Prince Napoléon. Il a été endommagé par l'incendie des Tuileries.

3. Vente Poulet-Malassis — juillet 1878, n° 210 — 79 francs.

Cet exemplaire primitivement relié à l'époque par *Lortic* père, en demi-maroquin olive, tête dorée, non rogné, a fait ensuite partie de la Bibliothèque Franchetti où il a été relié à nouveau par *Lortic* frères en plein maroquin rouge, dix filets dorés, dos orné, doublé de maroquin vert, gardes de moire verte, tranche dorée sur témoins.

On y a inséré les illustrations de Boilvin pour l'édition Lemerre. Enfin, il a figuré sous le n° 155 de la vente Muret (1937).

4. **Exemplaire Arnauldet** (vente Arnauldet 1878, n° 581 — 99 francs).
Il a passé ensuite à la Vente Truelle de Saint-Evron en avril 1883, où il a atteint 240 francs.
Demi-reliure de *Petit* en maroquin orange avec coins au chiffre d'Arnauldet. La suite en deux états des eaux fortes de Boilvin a été insérée dans le volume.
5. **Exemplaire en reliure d'époque en demi-marouquin vert foncé, double filet à froid sur les plats, dos orné d'encadrements de filets à froid, tranche peignée.**
Cet exemplaire apparaît dans le catalogue 26 de la Librairie Gallimard (1935, n° 147), puis sous le n° 2035 dans le catalogue présenté en 1956 par un groupe de libraires parisiens.
6. **Exemplaire en reliure d'époque en demi-veau blond, dos orné de décors et filets à froid, pièces de titre rouge et verte, tranche lisse** (catalogue Bérès, n° 34).
7. **Exemplaire Philippe Burty** — 1891 (Emile Paul), n° 1191 — 286 francs.
Demi-marouquin rouge janséniste avec coins, tête dorée, non rogné, couverture (reliure de *Amand*). Cet exemplaire apparaît ensuite au Bulletin Morgand sous les n° 20842 (1892) et 25465 (1895).
8. **Exemplaire Behague** (vente Behague, 1880 — 111 francs).
Demi-marouquin orange à coins, dos orné, tête dorée, non rogné, reliure de *Hardy*. Cet exemplaire apparaît ensuite au Bulletin Morgand, n° 6719 (1881) et au répertoire Morgand n° 3079 (1882).
9. **Exemplaire Charles Cousin** — 1891 (Durel), n° 521 — 295 francs.
Cartonnage percaline de *Behrends*, non rogné, lettre autographe ajoutée.
10. **Bulletin Morgand** — n° 10312 (1884), demi-reliure de *Allô*, dos et coins de maroquin rouge, tête dorée, non rogné.
11. **Bulletin Morgand** — n° 24292 (1894) et 31046 (1898), demi-reliure dos et coins et maroquin brun, tête dorée, non rogné.
12. **Bulletin Morgand** — n° 214, de mars 1909 (500 francs), et n° 185, de mai 1914 (400 francs).
Maroquin bleu janséniste, tête dorée, non rogné. Reliure de *Belz-Niédrée*.
13. **Bulletin Morgand** — n° 333, de mai 1907 (500 francs), puis n° 180, de novembre 1910 (400 francs).

Cet exemplaire en demi-reliure maroquin orange à coins de *Raparlier*, tête dorée, non rogné, réparait ensuite dans la vente Bosse de novembre 1918 (900 francs). Une lettre autographe de l'auteur est jointe au volume.

14. Vente Emile Müller — 1892, puis Bulletin Morgand, n° 23289 — 1893 (400 francs).
Maroquin bleu janséniste, tranches dorées de *Cuzin*. Portrait de Flaubert ajouté.
15. Vente Eugène Paillet — 1902. Paraît d'abord au Bulletin Morgand, sous le n° 11991, 1887 (3.000 francs).
Reliure de *Cuzin* sur brochure en maroquin brun janséniste, doublé de maroquin rouge.
Cet exemplaire est orné de sept aquarelles originales d'Edmond Morin, ainsi que du frontispice et de la suite de Boilvin sur Chine.
16. Vente J. Le Petit — décembre 1917 : n° 1126 — 555 francs.
Maroquin lavallière janséniste de *Pagnant*, tranches dorées sur témoins. Cet exemplaire est décrit également sous le n° 2391 du catalogue Blaizot, n° 84, de mai 1903.
17. Vente Octave Mirbeau — mars 1919, n° 249 — 1.005 francs.
Maroquin vert foncé janséniste, doublé de maroquin rouge antique serti par un filet or, gardes de soie, doubles gardes, tranches dorées sur témoins (*Marius Michel*). On retrouve cet exemplaire dans la vente Charles Torley 1928, n° 304 — adjudgé 7.350 francs.
18. Vente Gabriel Latombe — 17 janvier 1921 — n° 242 — 3.500 francs.
Maroquin rouge, filets, dos orné, dentelles intérieures, tranches dorées sur témoins, couverture, reliure de *Mercier*.
Cet exemplaire reparait à la vente de M^{me} Heartt. (Blaizot, mars 1931), n° 185 — 27.000 francs, puis à la vente Lucien Graux (1956), n° 111, où il atteint 725.000 francs, ayant été enrichi d'autographes intéressants (plan, traité, etc.).
19. Vente Gompal — 19 avril 1921 — 1.550 francs.
Maroquin chaudron foncé janséniste, dentelles intérieures, tranches dorées sur témoins, sous une enveloppe de demi-marroquin vert doublé de peau, dans un étui. Reliure de *Blanchetière*.
20. Vente Descamps-Scrive — 1925, n° 452 — 35.100 francs.
Maroquin grenat, filets sur les plats, dos orné, doublé de maroquin rouge, jeu de filets, tranches dorées sur témoins, couverture verte complète (*Marius Michel*).
Joint : une lettre autographe de Flaubert à un journaliste.
21. Vente D^r P. Portalier — décembre 1929 — 16.500 francs.
Maroquin vert olive, encadrement de trois filets dorés, doublé de

maroquin rouge, gardes de moire verte, dos orné, tranches dorées sur témoins, 1^{er} plat de la couverture conservé, reliure de *Canape*.

22. Catalogue Blaizot, n° 268, janvier 1932.

Maroquin vert foncé, encadrement de filets avec motifs mosaïqués en maroquin rouge sur les plats, dos orné et mosaïqué, 5 filets intérieurs, doublure et gardes de moire, tranches dorées sur témoins, couvertures imprimées, reliure de *Pagnant*.

23. Vente du Président Mercier — 1937, n° 517 — 30.100 francs.

Demi-marroquin bleu, coins, dos orné de *Mercier*, non rogné, couvertures et dos conservés. Ce livre a été enrichi de lettres et documents importants.

24. Vente Bertaut — 26 mars 1945 (Carteret), n° 149 — 21.100 francs.

Plein maroquin brun décoré de bouquets stylisés sur les plats et aux angles. Tranches dorées, reliure de *Kieffer*. Exemple défraîchi auquel ont été jointes : une enveloppe autographe adressée à Théodore de Banville et des notes autographes de Flaubert.

25. Vente Giraud-Badin — 21 décembre 1950, n° 23 — 190.000 francs.

Maroquin mosaïqué doublé de *Chambolle-Duru*, tranches dorées sur témoins, couverture doublée et un peu restaurée.

Exemplaire orné d'une suite sur Chine de Boilvin, une suite avant lettre sur Japon de Fourcé, deux portraits de 11 aquarelles originales de Coindre.

Conclusion

Pour résumer cette énumération, parfois un peu monotone, nous dirons qu'à priori le nombre d'exemplaires décrits, soit 47 avec envoi et 25 sans envoi, montre l'inexactitude du chiffre de 50 vélin fort avancé par tous les bibliographes : Vicaire, Carteret et Dumesnil. Ce chiffre n'était au fond que la reproduction d'une affirmation de Noilly.

La maison Calmann-Lévy, que nous avons interrogée à ce sujet, n'a pas retrouvé dans les archives de Michel Lévy de documents probants. Quant au traité passé entre Flaubert et Michel Lévy le 24 décembre 1856, il était très large, puisque moyennant la somme globale de 800 francs il donnait le droit à l'éditeur, pour cinq ans, de publier *Madame Bovary* comme il le jugera préférable.

Nous pouvons donc dire qu'il y a eu vraisemblablement 50 exemplaires sur vélin fort mis à la disposition de l'auteur, tandis qu'au moins 25 autres étaient vendus en librairie.

Ce chiffre de 75 exemplaires sur grand papier est surprenant chez un débutant.

Fernand Vandérem, dans une de ses chroniques du *Bulletin du Bibliophile*, intitulée « Le problème des grands papiers », écrivait :

« Commercialement, pour la plupart des éditeurs, le grand papier ne compte pas, n'existe pas. On accorde quelques exemplaires sur grand

papier aux auteurs tout à fait arrivés, pour leur faire plaisir. Mais c'est une faveur qu'on refuse d'office aux débutants.

» Les premiers ouvrages de Zola, de Daudet, de Loti, de Maupassant, de France, entre autres n'obtiennent qu'un tirage sur ordinaire et l'éditeur hausserait les épaules si ces écrivains obscurs lui parlaient de hollandes ou de japons.

» Peu à peu cependant, l'usage s'introduit en librairie d'accorder à tous les auteurs quelques exemplaires sur hollandes, cinq, dix, quinze vingt-cinq au plus ».

Du reste, Flaubert, pour Salammbô, comme pour l'Education Sentimentale, n'a reçu que vingt-cinq exemplaires sur hollandes (il le souligne dans plusieurs de ses envois) et l'inventaire que nous sommes en train d'établir pour ces deux livres, montre combien moins nombreux sont les exemplaires dédiacés.

Nous souhaitons à ce sujet que nos lecteurs nous viennent en aide, et nous communiquent les descriptions de tous les exemplaires sur hollandes de Salammbô et de l'Education Sentimentale dont ils auraient connaissance.

Nous tenons à rendre hommage à l'amabilité et à la compétence de tous ceux, bibliophiles, libraires et bibliothécaires, qui ont bien voulu nous renseigner et nous conseiller, et plus particulièrement : M^{lle} Marie Dormoy, conservateur honoraire de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet ; M^{lle} Madeleine Charageat, conservateur adjoint au Musée Carnavalet ; M^{lle} Gabrielle Leleu, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque de Rouen ; M. Jacques Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert ; M. René Dumesnil, le marquis du Bourg de Bozas, M. Robert Despreschins, M. Robert von Hirsch, le marquis de Montmort, M. Charles Vander Elst, M. Jacques Suffel, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale ; les libraires Georges Blaizot, Jacques Lambert, L. Lefèvre et C. Guérin, Edouard Lœwy, Nicolas Rauch, Raoul Simonson, Paul Van der Perre, et enfin M. Maurice Chalvet, à qui nous devons la description de précieux exemplaires qui n'ont pas connu le feu des enchères.

Auguste LAMBIOTTE.

Sur l'indication précieuse de M. Lambiotte, précisons que les exemplaires numérotés 21, 22, 24, 25, 26, 27 et 31 à 37, soit treize exemplaires, ont été distribués par Flaubert dans la région rouennaise. Ces exemplaires n'ont jusqu'ici pas été retrouvés. Il y a matière à recherches ; ces recherches seront les bienvenues.

Bibliographie

- (1) Correspondance de Gustave Flaubert ; 9 volumes (Conard, 1926-1933).
- (2) Correspondance de G. Flaubert. Supplément par R. Dumesnil, Jean Pommier et Claude Digeon ; 4 vol. (Lambert-Conard, 1954).
- (3) Bulletin des Amis de Flaubert.
- (4) Antoine Albalat. Gustave Flaubert et ses amis. (Plon 1927).
- (5) René Deschâmes. Flaubert avant 1857 (1909).
- (6) R. Dumesnil et Deschâmes. Autour de Flaubert (1912).
- (7) Maxime Du Camp. Souvenirs littéraires (Hachette 1882-1883, 2 vol.).
- (8) Dumesnil et Demorest. Bibliographie de Gustave Flaubert (1939).
- (9) Léon Letellier. Louis Bouilhét (1919).
- (10) Albert Thibaudet. Gustave Flaubert (Gallimard 1935).

- (11) Francis Ambrière. *Le service rouennais de Madame Bovary* — Mercure de France, 15 novembre 1937 et 1^{er} août 1938.
- (12) *Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle*, par G. Vicaire, tome 3.
- (13) *Le Trésor du Bibliophile*, par L. Carteret, tome 1.
- (14) *Annuaire des Ventes de livres de Léo Deltail* ; 12 vol. 1918 à 1931.
- (15) Brécourt. *Ventes de livres 1933-1934*.
- (16) *Annuaire général des ventes publiques* ; 2 vol. 1941-1942 et 1942-1943.
- (17) *Guide du Bibliophile et du Libraire*, par E. de Grolier ; 5 vol. 1942-1951.
- (18) *Bulletin Morgand*.
- (19) *Répertoire Morgand*.

A propos des Exemplaires de Madame Bovary dédiacés à la famille Sénard (Baudry-Bergier)

Au hasard de nos recherches, à la suite du travail de M. Lambiotte sur les *Exemplaires* dédiacés de Madame Bovary, dont ci-dessus le texte, nous avons eu sous les yeux l'article suivant paru dans le « *Nouvelliste de Rouen* » du 22 novembre 1891.

On a vendu jeudi à Bordeaux la bibliothèque de l'ancien Conseiller à la Cour, Bergier, dont nous avons raconté le suicide à la suite de pertes en Bourse.

M. Bergier était le gendre de M^e Sénard, ancien président de la Constituante ; le grand avocat rouennais était fort lié avec Flaubert, et son gendre avait hérité de lui diverses éditions originales du romancier.

On signale celle de Madame Bovary avec cette dédiacé « A mon ami très cher, le seul qui vienne me voir dans ma solitude rustique. L'auteur indigne, G. Flaubert », vendu 342 francs ; l'édition originale de Salammbô avec cet écrit : « A mon petit père, son vieux Flaubert », vendue 301 francs ; une autre édition de Salammbô contenant une lettre autographe de Flaubert, sur papier azuré, probablement adressée à M. Sénard, lui signalant un article paru dans La Liberté (sous la signature de George Sand), très élogieux ; a été vendue 105 francs.

Nous avons cru avoir retrouvé l'exemplaire de *Madame Bovary*, dédiacé par Flaubert à son illustre défenseur, dans celui ainsi dédiacé comme dit ci-dessus « à mon ami très cher, le seul qui vienne me voir dans ma solitude rustique... ».

Mais M. Lambiotte, plus savant que nous, nous a fait observer que :

« L'exemplaire de *Madame Bovary* qui se trouvait dans la vente Bergier, n'est pas l'exemplaire de Sénard, mais bien celui d'Alfred Baudry, frère cadet de Frédéric Baudry, et c'est à Alfred Baudry qu'est adressée la dédiacé dont vous me communiquez le texte.

» Il n'est pas étonnant que cet exemplaire se soit trouvé à la vente Bergier, car Alfred Baudry est mort avant son frère Frédéric et ce dernier avait épousé Lucile Sénard. La fille de Frédéric Baudry avait, elle, épousé Bergier ; la femme de Bergier était donc la petite-fille de Sénard.

» J'ignorais la dédiacé que vous me donnez pour *Salammbô* (*Lettre du 20 novembre...*) ».

Nous transmettons donc tous ces précieux renseignements à nos amis lecteurs.

Au Pavillon Flaubert de Croisset

Le portrait de M^{me} Edma Roger des Genettes, du peintre Lefébure, qui fut, il y a plusieurs années, donné au Musée de Croisset, par Pol Neveux, de l'Académie Goncourt, vient, après une longue éclipse, de regagner le Pavillon Flaubert. (Voir « Paris-Normandie » du samedi 10 mai 1958).

On sait les tendres sentiments qui unissaient la petite fille du Girondin Valazé, l'épouse de Charles-Roger des Genettes, et Gustave Flaubert. L'un et l'autre n'ont point caché ces sentiments, encore que le romancier désignait parfois sa gracieuse partenaire du nom plutôt irrévérencieux de : « La mère Roger ».

M^{me} Roger des Genettes habita, à la fin de sa vie, Villenauxe-la-Grande, dans l'Aube, non loin de Nogent-sur-Seine et aux confins de la Champagne. Ses derniers jours furent attristés par une grande misère, et sa maison même, où elle demeura et mourut, fut malencontreusement déformée pour ne point dire anéantie.

Réjouissons-nous de ce précieux retour et souhaitons que les autres souvenirs qui, avant la guerre de 1939, garnissaient abondamment le Pavillon, y soient prochainement réinstallés à leur tour.

**

Sur le même sujet : En regardant deux yeux bleus, « L'Echo de la Mode » du 14 septembre 1958 (n° 37) et sous la rubrique « Noté sur mon bloc », publie le bref écho suivant :

« Etant chez les amis à Rouen, j'ai voulu retourner dans ce fameux « pavillon de Croisset », seul vestige de la maison où Flaubert écrivit *Madame Bovary* et *Salammô*. J'ai revu avec plaisir le portrait de Flaubert enfant, des autographes, une mèche de ses cheveux, son mouchoir, le verre dans lequel il but quelques gouttes d'eau peu avant sa mort. Mais il y avait quelque chose de nouveau : une toile représentant un visage de femme, cheveux bruns, séparés par une raie au milieu, un nez long et droit, aux narines épanouies, signe de sensibilité, aux yeux bleus, d'un vrai bleu de fumée de cigarette.

» — Qui est-ce ? ai-je demandé.

» — Le portrait de M^{me} Roger des Genettes, qui tenait salon au siècle dernier, salon fréquenté jusqu'à sa mort par les plus illustres écrivains et notamment Victor Hugo et Flaubert. A tous ceux qu'elle accueillait, elle a donné un réconfort précieux.

» Et je regarde ce portrait avec attendrissement ».

L'odalisque de Joseph COURT servit-elle de modèle à Gustave FLAUBERT pour Emma BOVARY ?

Dans les scénarios de *Madame Bovary*, relativement brèfs comme on le sait, figure une courte annotation de Flaubert lorsqu'il trace, en image, le portrait d'Emma Bovary. Cette annotation est la suivante : *L'Odalisque de Court*.

L'odalisque est généralement une jolie femme brune, aux yeux sombres, au teint mat et à la chevelure lisse, qui peut être le prototype de toute personne ayant la sensualité d'Emma Bovary. Le romancier a-t-il eu les yeux fixés sur un tableau ou pastel de Joseph Court, le peintre rouennais qu'il connaissait bien, lorsqu'il traça la figure de son héroïne ? Voici un petit point d'exégèse qui a, tout au moins à sa base, une référence certaine écrite de la main de l'auteur.

Ajoutons que Joseph Court peignit plusieurs odalisques, dont le catalogue de ses œuvres porte les mentions suivantes :

Tableaux :

- N° 39. — Odalisque couchée se parant de perles.
N° 40. — Odalisque couchée effeuillant des roses.

Pastels :

- N° 140. — Odalisque sortant du bain.
N° 150. — Odalisque rêvant.
N° 151. — Odalisque coiffée de perles.
Enfin, l'inventaire après décès (15 février 1865) contient encore :
N° 109. — Odalisque et son esclave caressant un oiseau (1).

Y a-t-il un rapport entre ces gracieux modèles et M^{me} Bovary ?
Qui pourrait le dire ?

FLAUBERT A LA RADIO

Notre ami Gabriel Reuillard a consacré, à l'émission radiophonique du 29 octobre 1958 — Poste des Relations avec l'étranger — une causerie intitulée : *La vraie Madame Bovary s'est-elle suicidée ?* parlant notamment de l'article de G. Bosquet sur le même sujet et dont nous donnons une critique littéraire dans ce même Bulletin et à la rubrique correspondante.

Un grand merci à Gabriel Reuillard.

(1) Cette liste nous a été obligeamment communiquée par M. René Sédilh, trésorier de notre Société, que nous remercions.

Autour de Flaubert et de son Œuvre

Autour de Madame Bovary

L'itinéraire du Curé Bournisien à Ry

Dans *Madame Bovary* — Ed. Charpentier, 1933, page 358, § 3 —, on lit : « L'attention publique fut distraite par l'apparition de M. Bournisien qui passait sous les halles avec les saintes huiles... »

En ce cas, l'abbé Bournisien doit certainement suivre l'itinéraire le menant le plus rapidement du lieu du dépôt des « saintes huiles » — l'église, ou, à l'extrême rigueur, le presbytère — à la maison Bovary, et cet itinéraire passait sous les Halles.

Quel est le village qui répond le mieux à cet itinéraire ? Ry ? ou Forges ?

Il y a lieu de noter que, tout au moins à Ry, les Halles (les anciennes halles près desquelles se trouve l'actuelle mairie) se trouvaient près du presbytère et de l'église et sur le trajet qui mène de l'église à la maison Delamare. Nous ignorons où les Halles se trouvaient à Forges.

(Communiqué par le docteur Marcel Dumont, de Gimont (Gers).

**

A l'Exposition Centenaire Bovary à la Bibliothèque Nationale

Parmi les documents exposés à la Bibliothèque Nationale, à l'occasion du Centenaire Bovary, se trouvait l'exemplaire de *Madame Bovary*, offert par Gustave Flaubert à M^{me} Aglaé Sabatier, avec la dédicace suivante :

« A l'esprit charmant, à la ravissante femme, à l'excellente amie, à notre belle, bonne, insensible, la Présidente, Madame Aglaé Sabatier. Mince hommage de son tout dévoué. — G^o Flaubert ».

**

Lettre de Maxime du Camp à Gustave Flaubert

Egalement à l'Exposition Bovary, à la Bibliothèque Nationale, se trouve une lettre de Maxime du Camp à Gustave Flaubert, en date du Mercredi 23 Juillet 1851 (provenant de la Bibliothèque Spœlberch de Lovenjoul) et ainsi conçue :

« Que fais-tu ? Que décides-tu ? Que travailles-tu ? Qu'écris-tu ? As-tu pris ton parti ? Est-ce toujours Don Juan ? Est-ce l'histoire de M^{me} Delamare qui est bien belle ? »

Cette lettre, écrite alors que Flaubert n'avait pas encore commencé *Madame Bovary*, paraît être une allusion certaine à Delphine Delamare.

**

En marge de Madame Bovary. — Delphine Delamare s'est-elle suicidée ?

Dans la Presse Médicale du 30 avril 1958, M. Gaston Bosquet, qui a écrit de si précieuses chroniques sur Madame Bovary, consacre quatre pages au problème du suicide ou non de Delphine Delamare.

Suivant sa précieuse habitude, M. Bosquet analyse scrupuleusement les éléments qui pourraient faire pencher les biographes vers l'une ou l'autre des deux thèses.

Après avoir longtemps écrit que la dame Delamare s'était suicidée, les exégètes, ou leurs successeurs, semblent mettre de plus en plus en doute les affirmations d'Augustine Ménage, du fils Jouanne, de Jules Levallois et d'Emile Deshays, contemporains de Delphine, et considérer comme décisive l'attitude de Benoist-Eugène Delamare, lors de la mort de son épouse, lequel Delamare, en sa qualité de médecin ou tout au moins d'officier de santé, eut, en cas d'empoisonnement, agi autrement qu'en accusant la fatalité d'être à la base du drame familial.

M. Bosquet qui, sans conclure, est loin d'abandonner l'hypothèse d'un suicide, termine sa très vivante étude en suggérant « qu'on ne doit point se refuser à entendre » les trois tenants sus-nommés dont les déclarations furent à la base de l'explication du décès par empoisonnement à l'arsenic.

**

Flaubert aux Enchères

Dans le Liberté-Dimanche du 29 juin 1958 et sous la signature de Paul Leroy, on signale que, le 20 mai précédent, a été vendu à l'Hôtel Drouot, à Paris, Trois Contes, édition originale 1877, sur Japon, pour 140.000 francs, et un autre volume, même œuvre et même édition, sur Hollande, pour 120.000 francs.

**

En marge des Trois Contes

Sous la même signature, on rappelle que les Trois Contes parurent en mai 1877, au moment même où le Président Maréchal Mac-Mahon se débattait dans les Evénements du 16 mai 1877. Les Trois Contes, devant l'agitation politique de l'époque, passèrent à peu près inaperçus. Flaubert ne pardonna jamais au Maréchal de Mac-Mahon qu'il appelait dédaigneusement « Le Chevalier Bayard des Temps Modernes », cette redoutable concurrence.

**

A la Salle Drouot

Les enchères continuent de plus belle à l'Hôtel Drouot, à Paris.

I. — Le 16 décembre 1957 a été adjugée pour 25.000 francs (et acquise par l'expert) une lettre de G. Flaubert à Guy de Maupassant, en date du 8 octobre 1879 (deux pages in-8°).

Convenant de la venue de Maupassant à Croisset : « A la fin de ce mois... Herredia (sic) doit venir. Nous ne verrions pas librement. Donc, venez soit de dimanche en quinze..., etc. »

Une grande partie de cette lettre a trait à la pension que Jules Ferry, ministre de l'Instruction Publique, venait d'attribuer à Flaubert

sous une forme qui ménageait sa susceptibilité. Peu au fait des formalités, Flaubert demande : « Dites-moi en quels termes il faut que je vous écrive pour que vous puissiez toucher mon argent du Ministère. Vous me l'apporterez à votre prochain voyage ». Flaubert fait allusion à une « vilaine histoire qui m'a tapé sur la tête et sur le gésier » (ses ennuis par suite des mauvaises affaires de Commanville et plus récemment sa brouille avec son ami Laporte).

II. — Les 10 et 11 février 1958 ont été adjugés les ouvrages suivants :

1. G. Flaubert : *Madame Bovary*. — Edition pré-originale, imprimée aux bureaux de la « Revue de Paris » et contenant le texte paru dans cette Revue, du 1^{er} octobre au 15 décembre 1856.
Adjugé 13.000 francs.
2. G. Flaubert : *Salammbô*. — Paris, Michel Lévy, 1863. Edition originale.
Adjugé 7.100 francs.
3. G. Flaubert : *Lettres à George Sand*, avec préface-étude par Guy de Maupassant, Paris, Charpentier, 1884, édition originale.
Adjugé 18.000 francs.
4. G. Flaubert : *Mémoires d'un Fou*. — Paris, Floury, 1901, édition originale.
Adjugé 18.000 francs.
5. G. Flaubert : *La première Tentation de Saint-Antoine*, de 1849-1856, publiée par Louis Bertrand, Paris, Fasquelle, 1906, relié.
Adjugé 24.000 francs.
6. G. Flaubert : *La première Tentation de Saint-Antoine*, de 1849-1856, publiée par Louis Bertrand, Paris, Fasquelle, 1908.
Adjugé 15.000 francs.

**

Flaubert était aussi Champenois

Dans le *Figaro Littéraire* du samedi 12 juillet 1958, M. André Billy, de l'Académie Goncourt, en rendant compte, du point de vue littéraire, de la fête de Nogent-sur-Seine (29 juin 1958), où, sur la maison Parain, fut inaugurée la plaque Flaubert, rappelle fort opportunément que Flaubert était tout autant Champenois que Normand. L'article est rempli de précieux détails sur l'ascendance paternelle de Gustave.

**

Le Manuscrit de *Passion et Vertu*

Dans ce même article, M. André Billy consacre quelques lignes à l'Exposition *Bovary*, qui eut lieu à la Bibliothèque Nationale au début de la présente année (1958) et tout spécialement au manuscrit de *Passion et Vertu*, une des œuvres de jeunesse de Flaubert, trente-cinq pages, dont on affirme que ce récit serait le père littéraire de *Madame Bovary*, publié vingt ans plus tard.

Excellente étude qui a eu un résultat heureux, puisque M^{me} Lucien Graux, à laquelle appartient le précieux manuscrit, en a fait don à la Bibliothèque Nationale.

**

A la poursuite de Maupassant sur la côte Normande

Notre ami Jehan le Povremoyne qui, peut-être en sa qualité, lui aussi, de conteur normand, a consacré à Guy de Maupassant, le disciple de Gustave Flaubert, un véritable culte, évoque en trois articles parus dans le *Paris-Normandie* (27, 28, 29 août 1958) et aussi dans le *Liberté-Dimanche* de la même époque, la vie et l'œuvre cauchoises, toutes deux de Guy de Maupassant. Les confidences de François Tassart, le domestique de Maupassant, servent de base à ces révélations qu'on lit avec le plus grand profit.

**

Flaubert et Martin du Gard

On a beaucoup parlé de Flaubert à propos de Martin du Gard ; je ne pense pas que la comparaison soit très pertinente. L'un et l'autre ont habité la campagne et beaucoup travaillé. Mais Flaubert, sans doute, s'est moins soucié du vrai que de la structure de romans et plus encore de la structure des phrases. Il en a inventé quelques-unes et prêté par là au pastiche.

Roger Martin du Gard ne fournira guère aux *Cahiers d'expressions* de futurs écrivains. C'est une erreur de croire que « le réalisme » répond à une préférence de la vérité, il signifie une certaine esthétique. Les lavandières de Renoir ne sont pas plus vraies que les déesses et les nymphes de Poussin, mais elles sont plus rouges. Et *Madame Bovary* n'est pas plus vraie que les héroïnes de Walter Scott, Diana Vernon ou Annie de Geierstein ; elle est peinte avec d'autres couleurs. L'amour du vrai ne se confond pas avec celui du gris ou du marron.

(« La Table Ronde », octobre 1958).

**

A propos des Trois Contes. — La « Vacherie » d'Hérode

Flaubert intime. Dans la correspondance qu'il adressait à ses « familiers », Flaubert ne craignait point le mot flambant. Qu'on en juge ! A la fin d'avril 1876, il écrivait de Paris à M^{me} Edma Roger des Genettes : « Mon histoire d'un Cœur simple avance très lentement. J'en ai écrit dix pages, pas plus !... Savez-vous ce que j'ai envie d'écrire après cela ? L'histoire de Saint Jean-Baptiste. La « vacherie » d'Hérode pour Hérodiad m'excite... ».

(« Liberté-Dimanche », dimanche 5 octobre 1958).

**

Les Clés de l'Education Sentimentale

M. Jacques Suffel, dans un excellent article paru dans *Les Nouvelles Littéraires* (jeudi 16 octobre 1958) et parlant de l'Education Sentimentale, évoque les silhouettes de M^{me} Maurice Schlésinger, de M^{me} Delessert, de Suzanne Lagier, qui ont servi de prototypes pour les héroïnes du roman : M^{me} Arnoux, M^{me} Dambreuse et Rosanette Bron. Il y est aussi question de M^{me} Aglaé Sabatier (« la Présidente », car elle recevait chez elle des hommes de lettres au cours de banquets qu'elle présidait avec beaucoup de charme), que Flaubert nomma « l'insensible Présidente » et dont les biographes affirment qu'elle découragea l'amitié, pour ne point dire l'amour du romancier.

Compte rendus Littéraires

A propos d'un Centenaire — Madame Bovary

Dans l'Anneau d'Or, n° 74 (mars-avril 1957), édité à Paris, rue Gustave-Flaubert, n° 9..., M. Pierre-Henri Simon fait, à son tour, un excellent récit anecdotique de la parution de *Madame Bovary* en 1857. Il accompagne ce récit d'extraits de critiques de l'époque, où l'on voit que non seulement les « conservateurs » criaient haro sur le roman, mais certains hommes de lettres, notamment Sainte-Beuve, déconseillaient la lecture de l'ouvrage. Le procès de février 1857 avait bien acquitté Flaubert, mais les attendus du jugement, particulièrement sévères, ne cessaient d'impressionner les Bien-Pensants de l'époque.



Créations en Littérature, par Jean Pommier, Ed. Hachette, 1955

C'est avec quelque retard, dont nous nous excusons près de lui, que nous parlons aujourd'hui de cet ouvrage édité à la maison Hachette en 1955 et dans lequel notre savant ami, M. Jean Pommier, qui nous fait l'honneur et l'amitié d'être vice-président de la Société Flaubert, a reproduit les brillantes leçons d'histoire littéraire enseignées au Collège de France. L'opuscule, d'une centaine de pages, contient des Etudes sur Racine, Châteaubriand, Michelet, Balzac, Musset, Flaubert, Mallarmé.

Laissant à d'autres le soin d'apprécier à leur juste valeur les études d'un Racine et des autres Grands de notre Littérature, contentons-nous de dire combien l'étude sur l'œuvre de Gustave Flaubert nous a paru attrayante.

M. Jean Pommier, qui manie l'exégèse flaubertienne avec autant de talent que de loyauté, a analysé de remarquable façon la création littéraire de *Madame Bovary*.

Nous ne reviendrons pas sur les détails de cette création que, surtout à l'occasion du Centenaire, de nombreux critiques et gens de lettres ont examiné, analysé et décrit. Le grand mérite de M. Jean Pommier, c'est, « enjambant » en quelque sorte (pourquoi ne pas dire : ce fatras) d'affirmations reconnues aujourd'hui fragiles, d'avoir fixé l'origine du roman dans Flaubert lui-même.

« On voit aussi combien est vraie la fameuse phrase : « Madame » Bovary, c'est moi ». Loin qu'il s'agisse d'un roman impersonnel, le livre de 1857 est, en réalité, signé Flaubert presque à chaque page », écrit le savant professeur au Collège de France, qui ajoute :

« Il suit de là que le critique a commis une lourde faute, en cherchant la clef de cette œuvre parmi les faits divers, dans l'histoire d'un ménage normand, les Delamare. Que de temps perdu à visiter Ry, à découvrir la Huchette ! [...] Il faut débarrasser une bonne fois l'exégèse de *Madame Bovary* de tout cet attirail de fausses identifications... » (1)

(1) M. Jean Pommier cite en référence les Bulletins des Amis de Flaubert (n° 5 et 6) parus en 1954 et en 1955, où la question a déjà été traitée. Nous l'en remercions.

Ah ! cher Monsieur Pommier, quel malheur que les critiques (même aux noms illustres), les journalistes, les lettrés et peut-être surtout les rédacteurs de Revues (surtout en couleurs !) n'aient pas assisté, en 1955, à vos précieuses leçons du Collège de France. Le Centenaire de *Madame Bovary* eut compris peut-être moins d'illustrations et de clichés parfois, hélas ! truqués ; mais il nous eut donné une bonne édition critique du célèbre roman, ce qui eut constitué la seule et véritable manière de glorifier l'homme et l'œuvre avec moins d'ostentation peut-être, mais avec plus de vérité.

**

E.-W. Fischer : Une trouvaille : *La Spirale* de Gustave Flaubert

M. E.-W. Fischer, qui a déjà consacré une part de son grand talent à des ouvrages et à des articles sur Flaubert et sur son œuvre, a publié dans la Table Ronde (avril 1958) un très curieux article sur une étude manuscrite de Gustave Flaubert, intitulé *La Spirale*.

Flaubert, dans les dossiers retrouvés à la Ville Tanit, aussi bien du vivant de sa nièce, Caroline Franklin-Grout, qu'à son décès, avait classé plusieurs projets d'œuvres et de nouvelles qu'il comptait développer après la parution de son dernier roman inachevé *Bouvard et Pécuchet*. Dans ces dossiers, figure un projet de roman, une ébauche intitulée par Flaubert : *La Spirale*. Il s'agit là d'un document dont le thème de base s'apparente à la *Tentation de Saint-Antoine*, et où l'écrivain pose en principe qu'à force de recherches, d'études, de réflexions, voire même de prières, on arrive à un état extatique (selon lui) qui s'identifie à la matière, la pénètre et lui donne source de vie. C'est la théorie du panthéisme, en vertu de laquelle les choses s'animent sous le souffle du dieu universel.

Bien entendu, le manuscrit de Flaubert, un simple canevas, est informe, obscur, peu développé. On sent que l'écrivain, en l'une de ses crises nerveuses qui voisinaient l'hallucination (à l'instar d'ailleurs de Saint-Antoine) a voulu, sans plus tarder, coucher sur le papier son idée subite ; mais M. Fischer n'a pas craint (et il a eu raison) d'écrire un excellent article à la fois sur *La Spirale* et sur l'état hallucinatoire qui atteignait parfois Flaubert dans ses longues rêveries. Le critique écrit en un juste propos, ceci :

« L'état psychique le plus étrange chez Flaubert, c'est l'identification du moi avec l'objet. Il écrit à ce propos : « A force de regarder un » caillou, un animal, un tableau, je me suis senti y entrer ».

Cette identification, cette pénétration de l'être humain, et pour reprendre le mot exact, ce panthéisme, sont fréquents chez Gustave Flaubert qui, d'ailleurs, écrivait un jour à Louise Colet (11 août 1846) : « Si je veux quelque chose, c'est en raison de cette faculté panthéistique ».

En ce qui concerne *La Spirale*, on semble y déceler (rappelons qu'il ne s'agit là que d'une ébauche), cette idée que toutes les sensations sont à leur base comme des cercles qui se rétrécissent au fur et à mesure que l'on monte par l'imagination et même par l'extase, à la manière d'une spirale jusqu'à la parfaite connaissance, jusqu'à l'absolue lumière. Cette imagination tantôt physiologique, tantôt spirituelle, est indispensable pour monter cette spirale qui, selon Flaubert, conduit au parfait bonheur.

C'est aussi le dernier cri de Saint-Antoine : « Etre la matière ! », c'est-à-dire s'identifier à elle, l'animer d'un souffle panthéiste, puis accéder au ciel de la béatitude et du repos éternel.

L'étude de M. E.-W. Fischer est juste et pénétrante. Elle éclaire, selon nous, d'un vrai jour le caractère parfois hallucinatoire de l'œuvre de Flaubert (résultat peut être de ses crises comitiales) qui, ne l'oublions pas, avait pour l'œuvre de Cervantès, de Shakespeare et surtout de Goethe (je parle évidemment de son Faust tout diabolique) une admiration sans borne.

**

Centenaire de Madame Bovary. — Sa création

Au cours de sa séance du 10 mai 1957, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Angers a entendu une fort intéressante communication de M. le docteur Hébert de la Rousselière sur le centenaire de la parution du roman *Madame Bovary*.

Cette communication a fait l'objet d'un texte paru dans le *Mémoire de l'Académie d'Angers* et que nous avons eu plaisir à lire.

Sur un sujet que maintenant tous les Flaubertistes connaissent (mais on a toujours plaisir à en parler à nouveau), M. Hébert de la Rousselière a retracé en termes excellents « l'histoire » de la création du roman, ses difficultés de parution et le procès de février 1857.

Peut-être peut-on (amicalement) faire grief au distingué conférencier d'Angers d'avoir cité en références un numéro de *Historia* (celui à propos duquel nous avons cru devoir signaler à l'éditeur les quelques...erreurs de texte) et surtout le numéro de *Paris-Match* du 3 novembre 1956, fourmillant de fautes, d'invéraisemblances et de non-sens, à tel point que notre Société a hautement protesté euprès de ce magazine (voir notre numéro 10 des « Amis de Flaubert ») et aussi d'avoir, si l'on peut dire, sauté à pieds joints sur « l'histoire des Delamarre » (d'ailleurs, Delamarre s'écrit avec un r) — *Bovary* et d'avoir fait sienne, à titre de thèse, la légende des Delamarre, de Ry, ou encore l'hypothèse, sans plus, de la dame Pradier, née d'Arcet. Nous sommes persuadés et sans le moindre orgueil que si M. Hébert de la Rousselière avait pu avoir connaissance des travaux d'exégèse auxquels se sont livrés plusieurs de nos amis (voir MM. Bosquet, Herval, Pommier et d'autres), il aurait vu qu'entre la légende et la réalité, il y a un monde et peut-être conclu comme M. Jean Pommier dans son récent ouvrage : *Créations en Littérature* :

« La critique a commis une lourde faute en cherchant la clef de cette œuvre parmi les faits divers, dans l'histoire d'un ménage normand, les Delamarre. Que de temps perdu à visiter Ry, à découvrir la Huchette ! Comme toujours, quand il s'agit de « lieux saints », la légende a fait boule de neige. Il faut débarrasser une bonne fois l'exégèse de Madame Bovary de tout cet attirail de fausses identifications. Emma n'a pas borné ses courses à quelques localités de Basse-Normandie ; elle a accompagné son créateur dans tous les pays où celui-ci cueillait de l'expérience, pour l'en doter et l'en faire vivre. Les emprunts du romancier à l'histoire Delamarre n'entrent donc que pour une part restreinte dans la combinaison géniale où Flaubert a utilisé non seulement son expérience, mais aussi maints souvenirs littéraires » (1).

(1) Jean Pommier, *Créations en Littératures*, pages 12 et 13, Edit. Hachette, 1955.

Quoi qu'il en soit, il faut remercier et de grand cœur l'Académie d'Angers, son Président, M. Prestreau, et le conférencier lui-même d'avoir en leur province, si lettrée d'ailleurs, célébré avec beaucoup d'opportunité et de foi le centenaire de Madame Bovary.

Madame Bovary est un roman mondial et c'est bien le rôle des Académies de France de le dire et de le rappeler. Notre Société est heureuse d'en complimenter à ce sujet l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Angers, ville où d'ailleurs Gustave Flaubert et Maxime du Camp se rendirent jadis en commun.

**

Un Convive au « Dîner d'Athées » de Barbey d'Aurevilly

M. André Chastain, un de nos fidèles adhérents, vient d'écrire une remarquable thèse sur Barbey d'Aurevilly et sur le docteur Bernard Blény, évoqué par le romancier dans l'une de ses nouvelles des Diaboliques, intitulée : *A un Dîner d'Athées*. Disons remarquable, car non seulement le docteur Blény, qui vécut à Valognes et y exerça sa profession de 1809 à 1829, y est admirablement silhouetté, mais l'ouvrage de M. Chastain abonde de notes, dates, informations, références et remarques qui en font un modèle du genre.

Valognes, ce Versailles Normand, y revit ses heures délicieuses de la Restauration, et les personnages du lieu sont dépeints avec une précision unique dans le genre. Je donne en exemple les portraits de M. de Mesnilgrand (chez lequel eut lieu le fameux dîner décrit par Barbey), de Le Carpentier, ce Jacobin qui mangea à toutes les sauces, et du docteur Pontas du Ménil, alors maire de Valognes et oncle de Jules Barbey d'Aurevilly.

L'ouvrage est accompagné d'une courte mais savante iconographie.

Il est à lire si l'on veut se documenter, à côté de celle de Flaubert, sur l'œuvre de son rude adversaire, Barbey d'Aurevilly, et il fait le plus grand honneur à M. André Chastain, qui — en sa qualité de Maître des Recherches au Centre de la Recherche Scientifique — a écrit un livre digne de la grande Maison.

**

Flaubert, par Jacques Suffel (Editions Universitaires)

M. Jacques Suffel, attaché à la Bibliothèque Nationale, vient de publier aux Editions Universitaires un ouvrage sur Flaubert, d'une réelle valeur. Possédant admirablement son sujet, M. Suffel, qui a déjà écrit de solides études sur Anatole France, a traité ce sujet de main de maître.

Persuadé — et combien a-t-il raison ! — qu'on ne peut juger sainement une œuvre et encore moins l'ensemble d'une œuvre sans connaître à fond la vie de son auteur, M. Jacques Suffel a écrit une *Vie de Flaubert* comme nous souhaiterions que tous les exégètes en écrivissent. Avec autant d'abondance que de précision, la chronologie flaubertienne, mois par mois, est un des modèles du genre. La vie de Gustave Flaubert est révélée en des pages d'un style alerte et véritablement prenante. On suit le romancier pour ainsi dire pas à pas, et la vie de la famille

Flaubert s'y étale au grand jour. C'est une méthode excellente et cela nous repose et nous console de toutes ces petites Préfaces et Introductions ridicules d'étroitesse et de niaiserie — et aussi farcies d'erreurs — que nos chers Editeurs croient utile de demander à des hommes de lettres qui se copient les uns les autres, ne savent pas grand'chose de Flaubert (je parle de son existence) et ignorent tout de notre province.

Ce travail d'exégèse biographique effectué, l'auteur n'a plus qu'à cueillir le fruit de ses travaux : à savoir l'analyse d'une œuvre qui n'est autre que la vie même de l'écrivain (*La Bovary, c'est moi !*) à travers l'effort littéraire du grand romancier.

Tous nos compliments à M. Jacques Suffel, excellent chartiste et biographe de la plus haute conscience.

**

Madame Bovary, édition 1957. Préface et Introduction de M. Paul Vernière

Voici un ouvrage gentiment présenté, qui semble être une réédition antérieure de quelques années et qui mérite un nouvel hommage à l'œuvre désormais immortelle.

Il n'est malheureusement pas possible d'en dire autant de l'Introduction et de la Préface de M. Paul Vernière.

Tout d'abord, renouvelons nos réserves sur le fait pour certains critiques modernes d'atteler leur plume à un chef-d'œuvre pour le « présenter ». A vrai dire, *Madame Bovary*, qui est un chef-d'œuvre, n'en a certainement pas besoin.

Passé encore quand cette « présentation » est une œuvre d'exégèse au sens exact du mot, c'est-à-dire de complément à l'œuvre ; mais quand c'est une occasion de donner son avis personnel sur la valeur de l'ouvrage ; ou, pis encore, de l'encadrer d'erreurs manifestes (dates ou lieux) ou d'affirmations gratuites, le fait est profondément regrettable.

La double « présentation » de M. Paul Vernière a malheureusement tout cela.

Parlant de la famille Flaubert, M. Vernière écrit ceci :

« En dehors des vacances que le Docteur Flaubert passait à Yonville avec sa famille, en pleine campagne normande, l'enfance du romancier s'écoula dans l'enceinte du vieil hôpital... »

A Yonville ?... En pleine campagne normande ?

Nous ignorions qu'on avait — enfin ! — situé le bourg de Yonville dont il est fortement question dans *Madame Bovary*.. Qu'il était situé en pleine campagne normande... et que la famille Flaubert y passait les vacances. M. Paul Vernière nous rendrait un bien grand service en nous disant où est Yonville ? Il doit confondre avec Déville-lès-Rouen, qui n'est qu'un faubourg industriel de Rouen (et où la famille Flaubert avait effectivement une maison d'été), mais qui ne doit rien à Yonville (et réciproquement) et qui n'est pas plus situé en pleine campagne normande que Clichy n'est situé en pleine campagne de l'Île-de-France.

Ailleurs. — « Bientôt vient l'âge du collège. Interne en 1832, puis externe à partir de la troisième... »

Erreur (minime il est vrai). Gustave fut interne en 1830 (il avait

9 ans à peine) et externe en 1836. (Voir les Archives de l'actuel Lycée Corneille, ex-Collège royal).

Plus loin. — « Il (Flaubert) ira faire son droit à Paris, à l'automne de 1840. Viennent alors trois années distraites [...] Il fréquente le salon du sculpteur Pradier, où il connaîtra bientôt Louise Colet ».

Erreur de dates et de lieux.

Flaubert fut reçu au baccalauréat le 23 août 1840. Après un voyage aux Pyrénées, à Marseille (où il connut Eulalie Foucaud de Lenglade) et en Corse, il revint à Rouen où il séjourna la fin de l'année 1840, l'année 1841 et les six premiers mois de l'année 1842, tout en prenant ses inscriptions de Droit à la Faculté de Paris et en se rendant de temps à autre à Paris pour y subir ou tenter d'y subir ses examens. Il réussit, péniblement, à obtenir le premier examen de sa licence en droit le 28 décembre 1842, et seulement aux alentours de cette date, s'installa à Paris. Il échoua à son second examen de sa licence en droit en août 1843 et renonça dès lors, en fait, à poursuivre ses Études de Droit, se contentant de ses premiers essais littéraires, et menant à Paris, avec Maxime du Camp et Louis de Cormenin, une existence plutôt quelconque.

C'est en 1843 qu'à Paris, il retrouva la famille Collier et connut les Pradier ; mais c'est seulement en 1846 (exactement juin 1846) qu'il connut Louise Colet.

Les événements dont parle M. Vernière (de la Faculté de Droit à Louise Colet) ne se sont pas déroulés en trois ans, mais en six ans, de 1840 à 1846, et les années « distraites » s'échelonnent même jusqu'en 1849.

Plus loin encore. — « Les deuils l'accablent. Sa sœur aimée, Caroline, meurt à 22 ans... Son père succombe peu après d'un phlegmon à la cuisse ».

Erreur. — C'est Achille-Cléophas Flaubert, le père, qui est décédé le premier, le 15 janvier 1846 ; Caroline Hamard, née Flaubert, sœur de Gustave, est décédée la seconde, le 20 mars 1846.

Plus loin encore. — « Il (Flaubert) céda néanmoins aux instances de l'éditeur Michel Lévy, qui lui acheta le roman 500 francs pour 5 ans ».

Erreur. — Le manuscrit de *Madame Bovary* fut acheté 800 francs pour 5 ans.

Plus loin encore. — « La fille de sa sœur Caroline avait épousé, le 6 avril 1864, un marchand de bois de chauffage et de charpente de Dieppe, Ernest Commanville, et Flaubert avait généreusement financé l'entreprise de son neveu. La faillite de celui-ci, en 1875, entraîne la ruine de l'oncle : 1.200.000 francs engloutis, Croisset menacé... »

Erreur. — Flaubert n'avait aucunement financé l'entreprise de son neveu. Avec quoi l'eût-il fait d'ailleurs, puisque Gustave n'avait touché aucune part de l'héritage paternel demeuré indivis depuis 1846, date du décès de Flaubert père ; et qu'après le décès de sa mère (1872), la quasi-totalité de la fortune indivise des parents Flaubert fut attribuée à sa nièce ?

Commanville ne tomba pas en faillite ; ce fut (au sens juridique du mot) une déconfiture, terminée par des règlements amiables.

Ajoutons que le passif Commanville ne fut pas de 1 million 200.000 francs, mais de 600.000 francs (francs-or, bien entendu), mais que d'heureuses ventes (ferme de Deauville, notamment, vendue

200.000 francs) réussirent à combler une large partie du déficit Commanville.

Plus loin encore. — « Puis il (Flaubert) veut faire élever par la Municipalité de Rouen une fontaine surmontée du buste de Bouilhet ».

Erreur. — Flaubert ne demanda pas à la Municipalité de Rouen d'élever une fontaine à Bouilhet. Ce fut un Comité, présidé par Gustave Flaubert, qui rassembla les fonds, en souscription privée, pour l'érection de cette fontaine. La Ville de Rouen ne déboursa rien et se contenta de refuser l'offre du Comité, en 1873, qui ne demandait qu'un emplacement en Ville — ce qui mit doublement Flaubert en fureur — pour accepter d'ailleurs l'offre en 1879.

Dans le problème des Sources de Madame Bovary, M. Paul Vernière ne manque point d'évoquer le document Pradier dont on parle beaucoup depuis quelques années. Rappelons brièvement que le document Pradier — en l'espèce long récit tronqué et sans date, où une confidente (?) de M^{me} Pradier raconte les déboires de l'illustre épouse du grand sculpteur — consiste en une cinquantaine de pages reçues par Flaubert à une date indéterminée et classées par lui dans les brouillons et notes ayant servi à *Bouvard et Pécuchet*. Les difficultés d'argent de M^{me} Pradier (qui entraînent contre elle la nomination d'un Conseil judiciaire), n'ont aucun rapport avec celles, exposées au roman, de Emma Bovary et qui donnent d'ailleurs tant de mal à l'écrivain, renseigné sommairement par le notaire parisien Duplan et par l'avocat rouennais Nion, et nullement par le « document » Pradier.

Quand à l'assimilation des mariages Pradier et Bovary, il faut être prudent. Si Charles Bovary, dans le roman, meurt brusquement, n'en concluons pas que Flaubert a reproduit ici le brusque décès de James Pradier, arrivé effectivement en 1852. M. Jean Pommier a indiqué récemment (*Créations en Littérature*, édition 1955, page 18), que la chronologie des Scénarios prouve que le décès inopiné de Charles Bovary avait été prévu avant le décès de James Pradier, arrivé en juin 1852.

Que ceux qui nous feront l'amitié de nous lire ne concluent pas en notre sévérité. A maintes reprises, nous avons proclamé que Madame Bovary est un chef-d'œuvre; nous ne voyons d'autre méthode en l'exégèse d'un chef-d'œuvre, que de se hausser jusqu'à lui pour l'analyser et l'illustrer davantage. Pour reprendre l'expression moderne, il faut se placer « au sommet » et non point au pied ou à côté de l'œuvre qu'on a la prétention de préfacer.

Il est infiniment regrettable que — à l'instar d'autres critiques, dont beaucoup portent des noms bien connus — M. Paul Vernière n'ait pas eu la précaution de faire « superviser » son texte avant de le publier. A ce sujet, notre Société l'eût volontiers aidé en cet art de vérifier les dates, et si cette Société, vieille déjà de plus de cinquante ans, lui eût semblé par trop provinciale, M. Vernière eût trouvé en la Capitale de très savants et surtout de très consciencieux flaubertistes dont les avis lui eussent évité de ces erreurs qui, si elles n'atteignent pas la valeur désormais immortelle d'un roman ayant fait le tour du monde, n'en restent pas moins nettement préjudiciables au dessein même (et c'est peut-être le plus triste) de celui qui, après Flaubert, prend la plume pour en diffuser les œuvres (1).

(1) Dans la même collection, *L'Éducation Sentimentale* (édition 1957) est amorcée d'une préface qui reproduit exactement — en ce qui concerne Gustave Flaubert, sa vie et mœurs — le texte de celle de Madame Bovary et, par conséquent, répète les mêmes erreurs que celles décelées ci-dessus. Pas de chance !

JOURNAUX ET RÉVUES

qui veulent bien parler de notre Bulletin

Paris-Normandie du 10 octobre 1958 :

Dans sa critique littéraire et sous la signature de G. P., le Paris-Normandie veut bien signaler la parution du dernier Bulletin n° 12 et en vanter l'intérêt. Nous l'en remercions sincèrement.

**

Liberté-Dimanche du dimanche 26 octobre 1958 :

Dans son numéro du dimanche 26 octobre 1958 et sous la signature Paul Leroy, le Liberté-Dimanche, éditée à Rouen, reprend, à titre d'information et sous la rubrique : « Message du Souvenir », la requête que notre Société avait adressée à la Municipalité Rouennaise pour l'entretien de la tombe Roquigny-Flaubert, au Cimetière Monumental de Rouen.

Souhaitons vivement que cette requête soit enfin entendue de la Ville de Rouen, et remercions Paul Leroy et la Liberté-Dimanche de nous aider à la faire aboutir.

QUESTIONS ET RÉPONSES

De M^{me} Nicole SALVATERRA. Chaville (Seine-et-Oise).

I. *Quand Flaubert vit-il pour la première fois la Princesse Mathilde ?
Qui l'a présenté ?*

RÉPONSE. — Flaubert vit pour la première fois la Princesse Mathilde chez elle, lors d'une grande soirée donnée par la Princesse, le mercredi 21 janvier 1863. Il y avait été invité après la parution de *Salammbô* (novembre 1862) et prétexte pris de cet ouvrage par l'intermédiaire de Camille Doucet (1812-1895), lequel était, à l'époque, Directeur de l'Administration des Théâtres. Camille Doucet fut membre de l'Académie Française en 1865 et secrétaire perpétuel en 1876.

L'Empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie assistaient à la soirée chez leur cousine la Princesse Mathilde.

(Voir : Lettre de Flaubert à Th. Gautier du lundi 19 janvier 1863 : « Ne viens pas mercredi, je suis invité, le soir, chez la Princesse Mathilde ». *Lettres de Flaubert à la Princesse Mathilde*, avec préfaces du Comte Primoli et de la Princesse Mathilde. *Journal des Goncourt*, année 1863, janvier).

Flaubert devait souvent, avec les Goncourt et Gautier, revoir chez elle, à ses dîners et à ses soirées, la Princesse Mathilde.

II. *Quand Flaubert a-t-il connu l'Empereur et l'Impératrice ?*

RÉPONSE. — Comme dit ci-dessus, Flaubert vit pour la première fois l'Empereur et l'Impératrice le 21 janvier 1863 chez la Princesse Mathilde,

leur cousine. Il fut invité aux Tuileries en avril 1864, puis à Compiègne en novembre 1864, et, depuis, régulièrement jusqu'en juillet 1870.

III. Que faisait Flaubert pendant la Révolution de 1848 ?

RÉPONSE. — Flaubert était à Paris en février 1848 lors de la Révolution. Il était devant l'Hôtel de Ville de Paris dans la soirée du 24 février 1848 avec Maxime du Camp et Louis de Cormenin.

Il vit les premières escarmouches et assista de loin ou de près aux premières fusillades du Boulevard des Capucines.

Il est infiniment probable qu'il assista de près ou de loin aussi aux émeutes qui eurent lieu aux Tuileries, car il a, comme vous le savez, raconté le tout dans *l'Education Sentimentale* (Frédéric Moreau).

Il ne séjourna pas à Paris et retourna à Croisset dès que la Révolution fut terminée.

Maxime du Camp a raconté l'épisode dans l'ouvrage paru récemment « Souvenir d'un demi-siècle », tome I, page 84.

Flaubert fit partie, pour un temps très bref d'ailleurs, de la garde nationale de Paris (vraisemblablement avec Maxime du Camp) en mars 1848.

Nous n'avons guère de renseignements précis à ce sujet.

En juin 1848, Flaubert quittant Rouen où venaient de se dérouler des troubles sérieux en avril 1848, séjourna à Forges-les-Eaux, chez le notaire Beaufile, avec sa mère et sa nièce Caroline, fuyant aussi bien les troubles révolutionnaires de Rouen que les troubles mentaux du sieur Hamard, qui, père de la petite Caroline devenue Caroline Commanville, alors âgée de 2 ans, cherchait à reprendre cette enfant.

IV. Où Flaubert a-t-il vu pour la dernière fois M^{me} Schlésinger et à quelle date ? A-t-il été à Bade ? Est-elle venue à Croisset ?

RÉPONSE. — M^{me} Schlésinger est venue à Croisset en août 1866, y est revenue le 8 novembre 1871 et ne paraît pas y être revenue depuis.

Gustave Flaubert fut à Baden-Baden dans un hôtel meublé, situé Allée-Haus 280.

Il est signalé sur le relevé hebdomadaire de fiche d'hôtel le 15 juillet 1865 et le 23 juillet 1865.

Il n'est plus signalé au 30 juillet, ce qui laisse supposer qu'il avait quitté Baden-Baden à cette date.

De son côté, M. et M^{me} Schlésinger habitaient à Baden-Baden dans le haut de la ville.

Elisa Schlésinger quittait sa maison le 15 mars 1862 pour être internée à la maison de santé d'Illenau, entre Strasbourg et Baden-Baden.

Elle en ressort le 24 août 1863. Elle y rentre définitivement le 8 juillet 1875 pour y mourir le 11 septembre 1888.

(Voir à ce sujet un article de M. Bauchard dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, de janvier-mars 1953.

V. Où Flaubert voyait-il Victor Hugo à Paris ?

RÉPONSE. — C'est en 1844, chez les Pradier, que Flaubert vit pour la première fois Victor Hugo. Ils se revirent fréquemment jusqu'en 1852, date de l'exil du poète à Jersey et à Guernsey.

Pendant le séjour de Hugo hors de France, la correspondance Flaubert (et réciproquement la correspondance Hugo) parvenaient à l'un

et à l'autre par le double intermédiaire d'abord de Louise Colet, puis de Juliet Herbert, gouvernante de Caroline Hamard, future Commanville, alors à Croisset et qui retourna à Londres quand Caroline fut mariée (1864), et pour laquelle Gustave Flaubert avait gardé de tendres sentiments.

A la chute du Second Empire (septembre 1870), les relations littéraires entre Flaubert et Victor Hugo furent fréquentes ; mais Hugo n'assista point aux obsèques de Flaubert.

VI. Quelles étaient les relations de Flaubert avec Raoul Duval ?

Relations très suivies entre les deux familles depuis 1868, date de leur connaissance réciproque. La *Correspondance* d'entre Flaubert et Raoul Duval a été d'ailleurs publiée par son petit-fils Edgar-Raoul Duval, demeurant au Vaudreuil (Eure), et figure abondamment dans la *Correspondance* Flaubert, de 1870 à 1880.

Voici une notice biographique sur Raoul Duval : Raoul Duval, né le 9 avril 1832 à Laon. Etudes au lycée de Rennes puis de Nantes. Son père est procureur général à Dijon, où Raoul Duval fait ses études de Droit. Clerc d'avoué chez M^e Lairé, avoué à Bordeaux, puis avocat à Bordeaux, Procureur impérial à Nantes en 1856. Se marie en 1856 avec Catherine Fœrster, fille d'un négociant au Havre, dont il eut quatre enfants.

En 1860, Avocat général à Angers, puis Avocat général à Rouen en 1867. Achète alors sa propriété du Vaudreuil (Eure), près de Rouen, demeurée propriété de famille, existe encore. Fait la connaissance de Lapierre, directeur du *Nouvelliste de Rouen*, et de Gustave Flaubert, en octobre 1868, et d'autres Rouennais.

Est élu Conseiller municipal de Rouen le 10 août 1870, participe à la défense de Rouen contre l'invasion allemande en décembre 1870 et janvier 1871.

Elu député de la Seine-Inférieure (Rouen) le 2 juillet 1871, siège au centre droit, prend part aux tentatives de restauration monarchique.

En 1876, se porte député de l'Eure, à Louviers, ville près de laquelle se trouve le Vaudreuil, propriété de Raoul Duval. Puis, après le 16 mai 1876, il se représente à la députation, mais est battu. En 1884, est élu député de Bernay, dans l'Eure.

Meurt le 10 février 1887, alors qu'il séjournait sur la Côte d'Azur.

Raoul Duval connut les Flaubert, à Rouen, en 1868.

Gustave Flaubert est demeuré en correspondance très suivie avec Raoul Duval.

VII. Pourquoi Bouvard et Pécuchet a-t-il été publié chez Lemerre, alors que depuis 1874 toutes ses œuvres étaient éditées chez Charpentier ?

RÉPONSE. — De son vivant et après avoir cessé toutes relations avec l'éditeur Lévy, Flaubert a publié alternativement chez Charpentier et chez Lemerre. (*Madame Bovary*, éd. Charpentier en 1873, éd. Lemerre en 1874. - *Salammbo*, éd. Charpentier, 1874, éd. Lemerre, 1879).

Voir en sus, *Bibliographie Gustave Flaubert*, par R. Dumesnil, page 69 : « Lemerre était en pourparlers avec Flaubert bien avant que celui-ci eut choisi Charpentier pour remplacer Lévy. »

Dès le début de 1880, les relations d'auteur à éditeur s'étaient aigries entre Flaubert et Charpentier. Lettre de Flaubert à Charpentier, 2 mai 1880 : « Vous me paierez cela mon bon, je vous en préviens... ». Lettre

de Flaubert à Maupassant, 4 mai 1880 : « Si la Maison Charpentier ne me paie pas immédiatement ce qu'elle me doit et ne m'aboule pas une forte somme pour la Féerie, B. et P. iront ailleurs... ».

Il est donc vraisemblable que (Flaubert mourut le 8 mai 1880) le soin de publier *Bouvard et Pécuchet*, incombant à Caroline Commanville et à Guy de Maupassant, et l'éditeur Charpentier n'ayant pas « aboulé la forte somme... », la nièce et le disciple ont été porter B. et P. chez Lemerre, ceci d'autant plus qu'en 1881, Guy de Maupassant publie chez Lemerre *La Maison Tellier*, alors qu'en 1879, à la demande de Flaubert, la Maison Charpentier avait publié *Des Vers* de Guy de Maupassant.

VIII. *Savez-vous quelles faïenceries Flaubert à visitées en février 1866 pour les « pots » d'Arnoux ?*

RÉPONSE. — Flaubert visita, non pas en février 1866 comme demandé, mais en mars 1867 (nous n'avons pas la date exacte) la faïencerie de Creil (Oise), pour se documenter pour son roman, alors en préparation, *l'Education Sentimentale*.

(Réponses communiquées par M. Jacques Toutain-Revel, président de la Société, avec la collaboration de M^{lle} Gabrielle Leleu).

De M. A.-P. JACOBS, de Leeuwarden (Pays-Bas).

I. *Dans un de ses voyages en Normandie, George Sand a visité la Cité de Limes. Où se trouve cette localité ? Quelle est son histoire ?*

RÉPONSE. — Cité de Limes : Célèbre « Camp de César », situé dans le département de la Seine-Maritime, communes de Bracquemont et de Neuville-Le Pollet, à 3 kilomètres de Dieppe, immédiatement au-dessus et au Nord de Puys, station de bains de mer. Il borde à 60 mètres environ d'altitude une falaise de la Manche. Continuellement érodé par la mer, il devait avoir jadis une superficie beaucoup plus considérable que sa superficie actuelle dépassant à peine 50 hectares. Il offre la figure d'un triangle rectangle dont le côté oblique est déterminé par la falaise et dont les deux autres sont formés l'un au Sud par la valleeuse du Puys, l'autre à l'Est par la tranchée artificielle qui la sépare de Bracquemont.

On a trouvé dans cet espace des restes d'habitations, de sépultures gauloises, romaines et mérovingiennes et des haches en silex, ce qui indiquerait une origine pré-celtique. Il est à croire que la Cité de Limes, appelée aussi dans quelques vieux documents Cité d'Olyme, renferma jusqu'au Moyen-Age un fort noyau de population, diminué par les premiers accroissements de Dieppe et plus tard dispersé. Le titre paroissial de « Curé de Limes » existait encore, mais exclusivement honorifique au XV^e siècle.

La Cité dont s'agit abritait notamment un *Fanum* (au pluriel des Fana) qui devait être (?) un petit temple romain.

Il est donc probable que le voyage de George Sand en Normandie se rapporte à une excursion qu'elle fit à la Cité de Limes, près de Dieppe, à une date que notre correspondant n'a point précisée.

Voir pour la documentation ci-dessus :

Dictionnaire Géographique de la France, Joanne. *Lettre L.*

Manuel d'archéologie Gallo-Romaine, 3^e partie, par Grenier (faisant suite au même ouvrage de Déchelette).

Les Fana, dans la région Normande, par de Vesly (Rouen, 1909), Bulletin de la Société Normande d'études préhistoriques, année 1926, tome 26, page 57 et suivantes.

II. Pourrais-je avoir les titres des ouvrages de George Sand envoyés à Gustave Flaubert ? Où sont ces ouvrages ?

RÉPONSE. — Les ouvrages de George Sand envoyés à Gustave Flaubert sont en dépôt à la Bibliothèque Flaubert, à Croisset.

Il y a tout d'abord une série incomplète de ces ouvrages (reliés) qui ont été envoyés de leur vivant mutuel, par George Sand à Gustave Flaubert, et dont quelques-uns sont dédiacés.

Ci-dessous la liste de ces ouvrages avec mention des dédiacées éventuelles.

Il y a ensuite une série complète des œuvres de George Sand, paraissant de venue plus récente, et non dédiacées.

Voici la liste des premiers ouvrages avec dédiacée éventuelle :

- *Cadio*. Non dédiacé, édition de 1868.
- *Les Don Juan de Village*. — A mon Ami Gustave Flaubert.
- *Monsieur Sylvestre*. — A mon Ami Gustave Flaubert.
- *La Coupe*. — A Gustave Flaubert, sa vieille amie.
- *Ma Sœur Jeanne*. — A mon cher Gustave Flaubert, son vieux Troubadour.
- *Manon*. — A mon ami de cœur Gustave Flaubert.
- *Pierre qui roule*. — Non dédiacé.
- *Mademoiselle Merquem*. — Non dédiacé.
- *Le dernier Amour*. — A mon ami Gustave Flaubert son vieux.
- *La Confession d'une Jeune Fille*. — Non dédiacé.
- *La Confession d'une Jeune Fille*. — Second exemplaire, non dédiacé.

III. Dans une de ses lettres à George Sand, Flaubert, en parlant de *Cadio*, le roman de G. Sand qu'il vient de recevoir, lui dit son admiration pour la page 161. Or, dans l'édition normale de l'ouvrage de l'époque, la page 161 ne contient que la fin d'une scène et le début d'une autre, peu intéressante en soi. Flaubert avait-il reçu une édition spéciale ? De quoi s'agit-il dans ce cas à la page 161 ? Le livre est-il dédiacé ? Y a-t-il des notes en marge, de la main de Flaubert ?

RÉPONSE. — L'ouvrage dont on parle figure bien effectivement parmi les œuvres de George Sand reçues de leur vivant mutuel par Gustave Flaubert (vraisemblablement dès la parution de *Cadio*). Il se retrouve à la Bibliothèque Flaubert, à Croisset, mais (contrairement aux autres œuvres de George Sand) ne comporte aucune dédiacée. Il n'y a aucune annotation de la main de Flaubert, et la page 161 est celle qui se rapporte à la fin de la scène V et au début de la scène VI, sans qu'on sache le motif de l'admiration de Flaubert pour cette page.

De M. Marcel Dumont, à Gimont (Gers).

Où se procurer une bonne reproduction du portrait de Gustave Flaubert ?

RÉPONSE. — Il y a un portrait de Gustave Flaubert, par M^{me} F. Sabatier, paru dans *l'Illustration* du 10 décembre 1921. Le portrait est particulièrement ressemblant et M^{me} Franklin-Grout, nièce de Flaubert, l'affirmait le meilleur. S'adresser à *l'Illustration* pour le cliché éventuel, ou reproduire à ses frais le portrait dont référence ci-dessus.

Il y a aussi le portrait de Daliphard, dont l'original se trouve à la Bibliothèque de Rouen. C'est le portrait classique, reproduit fréquemment, mais les traits en sont, à notre avis, moins fins que dans le portrait Sabatier.

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Dimanche 4 Mai 1958 : Visite à Rouen et à Croisset de Tourisme et Travail

Le dimanche 4 mai 1958, un groupe important de Tourisme et Travail, de Fontenay-sous-Bois (Seine) est venu à Rouen, en excursion littéraire : « Sur les pas de Flaubert et de Madame Bovary ».

Conduit par M. Jacques Toutain-Revel, président de la Société, ce groupe a visité le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen et le Pavillon de Croisset.

**

Samedi 10 mai 1958 : Inauguration du Groupe Scolaire Gustave Flaubert

Le samedi 10 mai 1958, la municipalité de Canteleu-Croisset inaugurerait, sous la présidence de M. André Siegfried, de l'Académie Française, un très important Groupe Scolaire de la Cité Verte de Canteleu, appelé le Groupe Gustave Flaubert.

La municipalité de Croisset avait bien voulu y inviter le Président et le trésorier de la Société Flaubert. La cérémonie s'est déroulée avec beaucoup d'éclat. Elle a été suivie d'une réception, qui s'est tenue dans la grande salle de la mairie de Croisset, où, devant la bibliothèque de Gustave Flaubert, d'excellents discours sur la culture française ont été prononcés.

**

Dimanche 11 Mai 1958 : Cérémonie Littéraire à Croisset

Les Amis de Flaubert ont manifesté, le dimanche 11 mai, à Croisset, combien l'auteur de *Madame Bovary* continue de vivre dans les esprits et dans les cœurs de cette vie posthume qui prévaut sur l'effacement et l'oubli de la mort.

M. Yves Gandon, président de la Société des Gens de Lettres, était, pour cette occasion, l'hôte des Amis de Flaubert. En présence de M. Bernard Tissot, maire de Rouen; de M. le Premier Président Ricaud; de MM. Adnet et Lavalade, Inspecteurs de l'Enseignement primaire, et de nombreuses autres personnalités, il prononça, sous les arbres de Croisset, face au pavillon où travailla Flaubert, les paroles les plus justes et les plus ferventes à la gloire du grand romancier.

En un émouvant raccourci, qui fut un véritable morceau d'anthologie, il évoqua Flaubert au soir de cette journée dont il ne soupçonnait pas qu'elle était la dernière qu'il consacrait à ce labeur littéraire qui avait été la fierté de sa vie.

De vifs applaudissements marquèrent combien les auditeurs avaient goûté cette belle allocution.

Les pèlerins de Croisset rendirent ensuite visite au pavillon de travail de Flaubert où ils admirèrent notamment le beau portrait de M^{me} Roger des Genettes, qui vient d'y être installé.

Auparavant, M. Jacques Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert, accueillant le Président Yves Gandon, M. Francoul, avocat à

la Cour de Paris, et les autres personnalités, avait célébré en Flaubert une de ces âmes qui affrontent victorieusement la destinée si rude et si décevante qu'elle soit.

Le battement du moteur d'un canot qui accostait aux berges de Seine; le chant d'un avion fonçant dans la direction Nord-Sud, venaient mêler leur musique aux paroles de M. Jacques Toutain-Revel. Flaubert eut été bien étonné qu'un jour ces bruits viennent se mêler au silence de son ermitage. Mais ces bruits, qui nous sont familiers, n'empêchaient pas la ferveur de l'hommage rendu au romancier dans ce lieu d'élection où il élaborait son œuvre si belle et si dense. « Au-dessus des choses périssables, termina M. Toutain-Revel, il y a des lumières éternelles ».

Une heure plus tard, les pèlerins de Croisset se retrouvaient à Villequier, au cimetière dominant la Seine. Sur les tombes de Léopoldine Hugo et de Charles Vacquerie, ils évoquèrent le grand souvenir du drame qui inspira les plus beaux poèmes des « Contemplations ». M. Le Gaffric, maire de Villequier; M. Malou, conseiller général, maire de La Maille-roye, accueillirent et accompagnèrent leurs visiteurs.

M. André Marie, député-maire de Barentin, ancien Président du Conseil, se joignit bientôt au petit groupe, auquel il fit les honneurs de la maison des Vacquerie, dont le département de Seine-Maritime a fait l'acquisition; et qui, aménagée par les soins de M. Robert Flavigny, permettra, dans un proche avenir, d'organiser à Villequier, dans un cadre merveilleux, un Musée Victor-Hugo, plein de charme, infiniment évocateur des grandes heures normandes du grand siècle romantique et de celui qui fut une des plus riches et des plus puissants génies littéraires de notre pays.



Dimanche 1^{er} juin 1958 : Visite à Rouen et à Croisset des Anciennes Elèves du Lycée Hélène Boucher

Une importante délégation de professeurs et d'anciennes élèves du Lycée Hélène Boucher, de Vincennes (Seine), est venue à Rouen, où, guidée par M. Toutain-Revel, président de la Société Flaubert, elle a visité le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen et le pavillon de Croisset.

La délégation était conduite par M^{lle} Villain, professeur de Lettres agrégée au Lycée Hélène Boucher, qui a bien voulu manifester sa grande satisfaction de cette visite touristique et littéraire.



15 juin 1958 : La Société J.-K. Huysmans visite Rouen

La Société J.-K. Huysmans, que préside M^e Maurice Garçon, de l'Académie Française, et qu'animent de leur zèle infatigable M. Pierre Lambert et M^{lle} Mamelsdorf, est venue en excursion touristique et littéraire à Rouen, le dimanche 15 juin 1958.

A l'issue du déjeuner tout amical, qui rassemblait les touristes, M. Pierre Lambert, ancien élève du Lycée Cornille de Rouen, évoqua ses souvenirs d'études, au cours desquelles il eut la bonne fortune de lire Là-bas, l'une des œuvres maîtresses de J.-K. Huysmans.

S'il ne s'agit point ici des activités de notre Société Flaubert, félicitons la Société Huysmans d'avoir dirigé son périple vers Rouen.

29 juin 1958 : Nogent-sur-Seine inaugure la Plaque Gustave Flaubert

Une très belle et fort émouvante cérémonie a eu lieu le dimanche 29 juin, à Nogent-sur-Seine, où vécurent les familles Parain et Bonenfant, proches alliées de la famille Flaubert, où séjourna à maintes reprises le grand écrivain et à laquelle l'Education Sentimentale, on le sait, doit sa genèse et ses plus belles pages.

On y inaugurerait, sur un vœu de la Société Académique de l'Aube, une plaque apposée sur la maison des Parain, située en plein centre de la charmante cité champenoise. Ce fut une cérémonie de grande allure où toute la population nogentaise s'était donnée rendez-vous, où se rencontrèrent les sommités des lettres et des pouvoirs publics, cérémonie d'une ferveur inaccoutumée et qui fit le plus grand honneur à la municipalité de Nogent-sur-Seine, à son très distingué et dévoué maire, M. le Docteur Beneult, qui par une singulière coïncidence fit ses études de médecine, encore récentes, à l'Hôtel-Dieu de Rouen.

La presse, unanime, a en termes excellents rendu compte de cette manifestation dont le moindre qu'on puisse en dire est qu'on souhaiterait d'en trouver de semblables dans d'autres villes de France.

La presse champenoise a ainsi relaté la cérémonie.

L'estrade est dressée dans le Jardin.

Une estrade a été dressée dans le jardinet de la maison Parain-Flaubert-Peyratout, face à la rue Saint-Epoing, remplie d'assistants. Derrière les grilles, elle émerge des parterres d'iris. La tribune qu'elle supporte a été munie d'un micro efficace par M. Lantoine. On y remarque MM. René Vigo, le promoteur de la cérémonie, président de la Société Académique et Bâtonnier des avocats, avec MM. le Docteur Beneult, maire de Nogent ; Pierre-Marcel Wiltzer, Préfet de l'Aube ; Yves Gandon, président de la Société des Gens de Lettres et des Ecrivains de Champagne ; Jacques Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert ; André Billy, de l'Académie Goncourt ; Ducret, chef de Cabinet du Préfet, et Jean Hély, sous-préfet ; Docteur Courrier, député ; Jean Mazeraud, flaubertiste romillon.

La Maison de l'Orfèvre Parain.

Devant la foule massée dans la rue, à l'invitation du Docteur Beneult, M. le Préfet fait tomber le voile qui recouvre la plaque, pendant que la clique de l'Intrépide joue « Aux Champs ».

On voit alors apparaître l'inscription gravée dans la pierre de Bourgogne, couleur crème, et chacun lit les lignes suivantes, rédigées par M. Jean Mazeraud :

L'ILLUSTRE ECRIVAIN
GUSTAVE FLAUBERT
(1821-1880)

AIMA CETTE MAISON DE FAMILLE OU IL SÉJOURNA
ET DONT IL S'INSPIRA POUR ÉCRIRE « L'ÉDUCATION SENTIMENTALE »

« Pour moi, Flaubert est un double compatriote » (Docteur Beneult).

Le maire de Nogent salue aussitôt les invités qui ont répondu à son appel, ainsi que la population accourue et les sociétés participantes.

Le Docteur Beneult évoque l'époque où il était élève du Lycée de Rouen. Il ne pensait certes pas alors avoir un jour l'occasion de saluer la mémoire d'un des grands enfants de sa Normandie natale. Il considère Flaubert comme un double compatriote puisqu'il est à la fois Normand et Nogentais.

Nogent-sur-Seine a embelli la jeunesse de Flaubert en l'enveloppant d'une lumière paisible et réconfortante (M^e René Vigo).

Tout serait à citer du remarquable discours de M. René Vigo.

L'ombre invisible de Flaubert l'a guidé vers M. Peyratout et l'idée a jailli. La Société Académique, en sa 106^e année, s'accommoda de cette initiative avec un empressement qui trahit son éternelle jeunesse. M. le Préfet a encouragé cette compagnie dont il est président d'honneur. L'adhésion du Docteur Beneult fut immédiate et celle de son Conseil municipal ne tarda pas.

Puis M. Vigo descend la généalogie champenoise de Gustave Flaubert. Il suit ses ancêtres à Bagneux, à Saint-Just, à Maizières-la-Grande-Paroisse et, enfin, à Nogent.

Puis il arrive au héros du jour, né à Rouen le 12 décembre 1821. Eulalie, la sœur du père de Flaubert, épousa François Parain et le couple habita la maison où nous sommes.

« Gustave franchit le seuil de cette demeure accueillante qui fend la rue de son étrave couronnée de verdure... »

« L'influence du « père Parain » sur Gustave apparaît certaine, voire décisive et trop souvent méconnue. Elle a manifestement orienté la formation intellectuelle du futur romancier, ses appétits, sa manière d'être et jusqu'à ce style harmonieux, verni, patiné, qui fixera les chefs-d'œuvre ».



Par ses deux romans « L'Education Sentimentale » et « Madame Bovary », Flaubert a scellé à jamais de son lustre Champagne et Normandie (Jacques Toutain-Revel).

Le Président des Amis de Flaubert déclare « ex abrupto » :

C'est un Normand qui vous parle et c'est d'un Normand dont il vous parlera. La Champagne est terre noble. Son rôle historique a grandi la nation. Mais la Normandie aussi a un passé digne de la France. Donnons-nous la main !

Flaubert devait porter en lui sang de Champagne et sang de Normandie. Et, tout de suite, il fut un grand. Les œuvres sont filles des hommes. Celle de Gustave Flaubert, faite d'une hauteur qui parfois déconcerte, est celle d'un Titan génial. Mais le génie ne s'impose point. Il est le résultat d'une ascendance et d'une hérédité. Honneur à vous, Messieurs les Champenois, d'avoir permis à la Normandie de compter parmi ses plus illustres enfants l'écrivain Gustave Flaubert. S'il est une gloire en France, c'est à vous tout d'abord que l'honneur en revient.

Le sourire Champenois empreint d'une amertume résignée combat en Flaubert les sombres nuées du septentrion (Yves Gandon).

Le 11 mai, sous les auspices des Amis de Flaubert, à Croisset, devant le petit pavillon du bord de l'eau, je rendais hommage, dit M. Gandon, à la plus grande victime connue des « affres du style ».

Assurément Croisset, l'allée de tilleuls qui retient encore dans son

ombrages les éclats d'une voix irritée contre les embûches des mots, le plan d'eau de la Seine où mugissent les remorqueurs, restent les hauts-lieux par excellence du Flaubertisme.

Le président des Gens de Lettres discerne la part que la Champagne peut revendiquer dans son œuvre.

C'est le Normand qui écrit : « Je veux qu'il y ait une amertume à tout, un éternel coup de sifflet au milieu de nos triomphes et que la désolation même soit dans l'enthousiasme ».

Le Champenois, lui, nuance dans une moue :

« Méfions-nous de cette espèce d'échauffement qu'on appelle l'inspiration et où il entre souvent plus d'émotion nerveuse que de force musculaire ».

Yves Gandon discerne ce sourire champenois empreint d'une amertume résignée qui atténue les sombres nuées.

« Réveillons, dit-il en terminant, en hommage à Flaubert et à la ville de Nogent, confidente de ses premiers émois, la leçon de ce sourire ».

Flaubert est peut-être le dernier de nos plus grands écrivains qui soit demeuré résolument provincial (Pierre-Marcel Wiltzer).

Merveilleux et émouvant rendez-vous !

Quand on honore un homme qui s'appelle Gustave Flaubert, un Préfet ne peut se souvenir sans sourire que la parution de son chef-d'œuvre « Madame Bovary », qui devait servir de modèle à tant de romanciers, valut à l'auteur, en janvier 1857, les foudres du Gouvernement d'alors qui le fit poursuivre devant les tribunaux, lesquels, d'ailleurs, comme l'on sait, l'acquittèrent.

En sorte que le bref hommage qu'avec vous je voudrais rendre aujourd'hui à Flaubert est, en même temps que l'expression personnelle d'admiration, une sorte de paiement d'une dette de gratitude du Gouvernement de la France envers un des écrivains les plus prestigieux du siècle dernier.

Il me plaît, en cet instant, d'imaginer que, suivant les ondes pacifiques du fleuve qui a bercé tant de rêves, fécondé tant de génies et inspiré tant d'artistes, les pensées fidèles du pays de Nogent n'auront pas grand mal à rejoindre ce soir ou demain, à Rouen, le tombeau de Gustave Flaubert, où des mains amies gravèrent, dit-on, cette inscription qui ne convient qu'aux plus grands : « C'est ici qu'il repose, mais son nom est partout ».

Ce discours de M. le Préfet terminait la série.

Devant les verres au limpide liquide.

Les voix se sont tues. Le cortège se reforme derrière la clique, avec les sapeurs-pompiers, et avec les pupilles en serre-file. La rue en est remplie.

Il se rend dans la salle du Conseil municipal où les participants, en trinquant, se livrent bientôt à des conversations cordialement animées.

Belle cérémonie, en tous points réussie, qui fait briller sur Nogent un des rayons émis par une de nos gloires littéraires.

9 juillet 1958 : Les Collégiennes Nimoises au Pavillon Flaubert

Un groupe de collégiennes Nimoises, en visite touristique à Rouen, s'est rendu dans la soirée du mercredi 9 juillet 1958 au Pavillon Flaubert, à Croisset, où il a été reçu par les dirigeants du Syndicat d'Initiative et la Municipalité de Croisset. Ce fut une jolie fête littéraire et folklorique où les jeunes Nimoises dansèrent une « bacchanale » et où les Normands jouèrent du violon. On parla littérature, souvenirs et voyages, et des allocutions de bienvenue et autres furent prononcées par MM. Lagarde et Parment, président et vice-président du Syndicat d'Initiative de Rouen ; par M. Poullain, maire de Canteleu-Croisset.



Dimanche 24 août 1958 : Les Professeurs du Centre Cultuel de l'Alliance Française visitent Rouen et Croisset

Sous la conduite de M. Charles Bouton, directeur adjoint de l'École pratique de l'Alliance Française à Paris, une cinquantaine de professeurs de français de pays étrangers sont venus à Rouen, à fin août dernier.

Ils visitèrent Rouen et, dans l'après-midi, se rendirent au Pavillon Flaubert, à Croisset.



27 août 1958 : Décès de Georges Lecomte, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française

Notre Société a appris avec beaucoup de peine le décès, arrivé après un douloureux accident, de M. Georges Lecomte, secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

M. Georges Lecomte non seulement représentait une époque — celle de 1900 — mais il avait voué aux Lettres un véritable culte. Romancier de grand talent, littérateur et auteur de classe, rien ne lui était étranger et encore moins indifférent.

Alors qu'il était Président de la Société des Gens de Lettres, il vint à plusieurs reprises à Croisset et y présida plusieurs cérémonies. Il aimait Croisset comme il aimait Flaubert et son œuvre. Il en parlait avec la plus grande science et la plus grande émotion.

Nous n'oublierons pas l'accueil favorable et décisif qu'il réserva à notre Société quand celle-ci suggéra le retour à Croisset de la bibliothèque Flaubert. Nous eûmes à ce sujet avec lui plusieurs correspondances et entrevues et nous trouvâmes toujours en ce lettré un admirateur des Lettres Françaises et, ce qui est plus réconfortant pour nous, peut-être, de la Province française.

A sa mémoire et à son œuvre, la Société des Amis de Flaubert adresse un pieux et légitime hommage de reconnaissance.



5 octobre 1958 : Cérémonie Littéraire Emile Zola

La Société Emile Zola, comme les années précédentes, a célébré à Médan, le dimanche 5 octobre 1958, le 56^e anniversaire de la mort d'Emile Zola. De très belles allocutions ont été prononcées par M. Henri Mitterrand, homme de lettres, et par M. Pierre Cogny, professeur de lettres et secrétaire général de la Société Emile Zola.

La Société des Amis de Flaubert était représentée par M. Jacques Toutain-Revel et par plusieurs membres du Comité.



27 novembre 1958 : Hommage à Emile Verhaeren

Comme les années précédentes, la Société des Amis de Flaubert a participé à l'hommage rendu à Rouen à Emile Verhaeren, en se rendant le jeudi 27 novembre 1958 devant la stèle du jardin de l'Hôtel de Ville de Rouen.

On se souvient que le grand poète belge Emile Verhaeren, venu à Rouen le 24 novembre 1916, pour y prononcer une conférence, fut notamment reçu par la Société des Amis de Flaubert, dont il devint membre correspondant, et s'apprêtait le lundi 27 novembre, à 18 h. 30, à reprendre le train pour Paris puis Bruxelles, lorsque, glissant malencontreusement sur le quai à l'instant même où le train entraînait en gare, tomba entre deux wagons encore en marche, il fut atrocement broyé.

Verhaeren avait pour Flaubert et pour Croisset un culte particulièrement vivant. La veille, en compagnie de Georges Le Roy, il avait visité le Pavillon Flaubert.

M. René Lecomte, Consul général de Belgique, entouré de M. Tissot, maire de Rouen, et des membres de la colonie belge de Rouen, déposa une gerbe de fleurs au pied du monument. On observa une minute de silence.

La Société des Amis de Flaubert était représentée par son Président M. Jacques Toutain-Revel et de quelques membres rouennais du Comité et de la Société.

DÉCORATIONS ET DISTINCTIONS

Par arrêté paru au *Journal Officiel* du 3 septembre 1958, nous avons eu le plaisir d'apprendre que M. René Dumesnil avait été promu à la dignité de Commandeur de la Légion d'honneur.

Que M. Dumesnil qui a tant écrit sur Flaubert et sur son œuvre, et tant aidé il y a quelques années notre Société à revivre, accepte nos bien vives félicitations pour cette haute distinction si méritée.



Par arrêté paru au *Journal Officiel* du 3 septembre 1958, nous avons eu également le plaisir d'apprendre que M^{me} Marie-Jeanne Durry avait été nommée Officier de la Légion d'honneur.

M^{me} M.-J. Durry, professeur à la Sorbonne, est non seulement une grande érudite, c'est une lettrée et une conférencière de réel talent.

Notre Société qui n'oublie pas sa visite à Rouen du dimanche 19 décembre 1954 et la brillante conférence qu'elle voulut bien nous réserver, adresse à M^{me} M.-J. Durry, pour sa nomination si méritée, ses très vives et respectueuses félicitations.

LES VENTES FLAUBERT A LA SALLE DROUOT

14 novembre 1958 — 4 décembre 1958

Les ventes des ouvrages et manuscrits Flaubert à la Salle Drouot, à Paris, se succèdent et atteignent parfois des prix records.

I. C'est ainsi qu'on a signalé, le vendredi 14 novembre 1958, la vente du volume suivant :

Madame Bovary, édition Michel Lévy, 1857, 1 volume avec dédicace à Alfred Blanche, accompagné de 3 lettres autographes de Gustave Flaubert, paraissant inédites, pour le prix de 825.000 francs, frais en sus (21 %).

(M. Blanche était fonctionnaire au Ministère de la Justice et ne paraît avoir aucune parenté avec le célèbre Docteur Blanche).

II. Les mercredi 3 décembre et jeudi 4 décembre 1957, a eu lieu la vente Collection Alfred Dupont : de 3 lettres de Flaubert, une à Guy de Maupassant (95.000 francs), une à l'oncle Parain (93.000 francs), une à Louise Colet (131.000 francs).



CHEZ LES LIBRAIRES

On signale : *Librairie Privat*, 180, boulevard Haussmann, Paris-8^e.

I. *La Tentation de Saint-Antoine*, édition Charpentier, 1874, grand in-8^e, richement reliée maroquin rouge, édition originale. Un des 75 exemplaires du genre.

Il est joint une lettre de G. Flaubert demandant à un ami des renseignements sur le *Fouriérisme*.

Ouvrage qui vient de la bibliothèque Sforza, n^o 317.

Prix : 125.000 francs.

II. *Madame Bovary*, édition reliée et imagée, Ferrand, 1905. Préface de Léon Hennique.

Prix : 10.000 francs.

Pour la ré-édition des exemplaires manquants du Bulletin de la Société

Les premiers numéros du Bulletin de la Société — à part le n° 6 — sont épuisés. Ces numéros nous sont demandés de différents côtés, aussi bien par les Bibliothèques françaises ou étrangères que par les nouveaux adhérents.

La Société accepterait volontiers de faire ré-imprimer les douze premiers numéros, mais sa trésorerie ne lui permet pas d'assumer seule la charge écrasante de cette ré-impression.

Elle s'adresse à ceux qui seraient désireux d'obtenir les numéros manquants à leur collection et leur demande de bien vouloir *sans plus tarder* en prévenir la Société. Si le nombre de souscripteurs est suffisant (de 60 à 80 environ), la ré-impression aura lieu.

Chaque numéro demandé sera facturé 200 francs.

Au Comité Bovary - Petites notes étudiées

Sous cette simple indication, le Comité Bovary, que préside M. René Vérard, vient de publier, à la ronéo, une très intéressante étude sur les Origines et les Sources de *Madame Bovary*. L'histoire n'est pas neuve, les polémiques non plus d'ailleurs. Mais le travail du Comité Bovary est sérieux et demande à être lu, et, pour les exégètes, à être commenté.

Il y a, bien sûr, comme en tous travaux de ce genre, des passages meilleurs que d'autres, surtout en la matière où M. René Vérard, l'auteur de ce vigoureux travail, entend bien établir la solidité de la thèse : Yonville = Ry et les Bovary ; les Delamare et aussi Homais = Jouanne fils, car notons en passant qu'en un exposé, d'ailleurs saisissant, l'auteur de ce texte ne s'arrête plus à Jouanne père, comme on le proposait jadis, mais à Jouanne fils qui se rapproche, il faut le reconnaître, singulièrement de Homais. L'étude du Comité Bovary est d'autant plus courageuse et méritoire qu'elle se heurte à l'affirmation de Flaubert lui-même : « Aucun modèle n'a pesé pour moi... C'est une histoire totalement inventée... », affirmation (comme d'autres de l'écrivain) dont le temps a fait, il est vrai, justice, et qu'elle se heurte aussi à l'idée de plus en plus développée par les analystes, à savoir que *Madame Bovary* est un roman composite (une chimie littéraire comme l'écrivit jadis M. Jean Pommier) avec des éléments de personnages, de caractères et de lieux pris çà et là par le romancier et assemblés par son créateur.

Mais, ne craignons pas de le répéter, l'œuvre d'exégèse qui nous a été transmise est sérieuse. Nous serons heureux, si nous ne pouvons pas tout publier de ces 72 pages, d'en livrer dans le prochain Bulletin et le plus possible, à la lecture de nos correspondants et de nos amis.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES.

- Gustave FLAUBERT. — *Madame Bovary*. Club du Meilleur Livre. Collection Astrée, n° 2, présenté par M^{me} Marie-Jeanne Durry, 1957.
- ULLMANN (Stephen). — *Reported speech and internal monologue in Flaubert. Style in the French novel*. Ed. Cambridge, 1957.
- BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — *Gustave Flaubert et Madame Bovary*. Exposition organisée pour le centenaire de la publication du roman, du 19 décembre 1957 au 28 février 1958. Catalogue par Madeleine Cottin et Jacques Suffel. Préface Julien Cain. Bibliothèque Nationale, 1957.
- CIGADA (Sergio). — *Un decennio di critica flaubertiana, 1945-1955*. Extrait de *Instituto Lombardo di Scienze e lettere*. Rendiconti. Classe de Lettere, 1957.
- VEILLÉ (Roger). — *Madame Bovary a cent ans*, précédé d'une traduction de A.-F. Ivachtchenko. *Madame Bovary dans Flaubert*. Moscou. Edition de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., 1955. Europe-Juin 1957.
- Gustave FLAUBERT. — *L'Education Sentimentale*. Texte présenté par Paul Vernière et annoté par Yves Levy. Bibliothèque de Cluny. Ed. Colin, 1957.
- Gustave FLAUBERT. — *Madame Bovary*. Texte établi et présenté par Paul Vernière. Bibliothèque de Cluny. Ed. Colin, 1957.
- L. ALBORETO. — *A proposito del rapporto vita-poesia, in Flaubert*. Vittorio Veneto. Tip. del Seminario, 1957.
- J. SUFFEL. — *Flaubert*. Collection des classiques du XIX^e Siècle. Editions Universitaires, 1958.
- DUMESNIL (René). — *Madame Bovary de Gustave Flaubert*. Collection des chefs-d'œuvre de la Littérature expliqués.

II. ARTICLES.

- BILLY (André). — *Delphine Delamare s'est-elle suicidée ?* (Observations de Gaston Bosquet). *Figaro Littéraire*, 28 septembre 1957.
- BRUNEAU (Jean). — *Madame Bovary jugée par un « fantôme de Trouville »*. Revue de Littérature Comparée, avril-juin 1957.
- BUCK (Stratton). — *For Emma Bovary*. *The Sewance Review*, octobre-décembre 1957.
- DESPRECHINS (R.). — *Quelle est l'édition originale de Madame Bovary ?* *Le Livre et l'Estampe*, n° 11, juillet 1957.
- DUMESNIL (René). — *Flaubert et les Musiciens*, à propos du Centenaire de *Madame Bovary*. Conjonction n° 65-66.
- LAULAN (Robert). — *La Lèpre, thème d'épouvante dans quelques œuvres littéraires* (G. Flaubert : *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier*) *La Presse Médicale*, 3 août 1957.

- PARVI (Jerzy). — *Na Margineste stulecia Pani Bovary* (En marge du Centenaire de *Madame Bovary* — Réflexions sur l'état et l'Orientalisation des recherches). *Kwartalnik Néofilozyczny* 23.
- PORTER (Ellis-Gibson). — *Flaubert's Social attitudes, in relation to his artistic théories* (Thèse University of Illinois, 1957). *Dissertation abstracts*, n° 7.
- TURNELL (Martin). — *Madame Bovary. The Sewance Review*, octobre-décembre 1957.
- ULLMANN (Stephan). — *Reported speech and internal Monologue in Flaubert. Style in the french Novel*. Cambridge, 1957.
- COTTIN (Madeleine). — *Quand eut lieu le procès de Madame Bovary ?* (le 29 et non le 31 janvier 1857). *Nouvelles Littéraires*, 19 décembre 1957.
- GUILLEMIN (Henri). — *Flaubert tel qu'il fut. Les Annales*, décembre 1957.
- LAMBIOTTE (Auguste). — *Les exemplaires en grand papier de Madame Bovary. Le Livre et l'Estampe*, n° 12, novembre 1957.
- LAULAN (Robert). — *Eugène Delamare, officier de santé. Modèle de Charles Bovary de Gustave Flaubert. La Presse Médicale*, 28 décembre 1957.
- LE POVREMOYNE (Jehan). — *Madame Bovary a cent ans. Paris-Normandie*, 23 au 28 septembre 1957.
- MERSCH (Claudine). — *Pour son 100^e anniversaire, relisons Madame Bovary. Revue des Langues Vivantes*, n° 6.
- NELSON (Robert-J.). — *Madame Bovary as tragedy. Modern Language Quarterly*, décembre 1957.
- PELLEGRIN (René). — *Il y a cent ans Flaubert préparait Salammbô. Artaban*, 6 décembre 1957.
- ROUAULT DE LA VIGNE (René). — *L'inventaire après décès de la Bibliothèque de Flaubert. Revue des Sociétés Savantes de Haute-Normandie. Lettres (Histoire n° 7)*.
- SÉDILLE (Pierre). — *Compte rendu de G. Venzac. Au Pays de Madame Bovary. Paris-Genève 1957. Etudes Normandes*, 3^e trimestre 1957.
- STANFORD (Derck). — *Madame Bovary. The Dumastan*, n° 6, décembre 1957.
- SUFFEL (Jacques). — *Un inédit important : Premier adieu de Gustave Flaubert à Louise Colet, daté 7 mars 1847. Figaro Littéraire*, 21 décembre 1957.
- THENON (Rhéa). — *Flaubert à Jérusalem. Mercure de France*, janvier 1958.
- GUISAN (Gilbert). — *Flaubert et la Révolution de 1848. Revue Histoire Littéraire de la France*, avril-juin 1958.
- AARNES (Asbjorn). — *Flaubert et le romantisme. Orbis litterarum* 1957, fasc. 3-4.
- BART (B.-F.). — *Madame Bovary after a Century. French Review*, janvier 1958.

- BOSQUET (Gaston). — *Pèlerinage au pays de Madame Bovary*. Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré, 1^{er} mars 1958.
- BUREAU (D^r Jean). — *Sur les pas de Gustave Flaubert à Pont-l'Évêque*. *Le Pays d'Auge*, mars 1958.
- CASSA SALVI (Elvira). — *La nemesi dell'amore in Madame Bovary*. *Humanitas*, Brescia, décembre 1957.
- CIGADA (Sergio). — *L'Episodio del lebbroso in Saint Julien l'Hospitalier de Flaubert*. *Aevum*, septembre-décembre 1957.
- DAHL (Gudrum). — *Flaubert avant Madame Bovary*. *Orbis litterarum* 1957. Fascicule 3-4.
- DATAIN (Jean). — *Les normandismes de Madame Bovary*. *Vie et langage*, mars 1958.
- DUPUY (Aimé). — *Quel fut le véritable séducteur d'Emma Bovary ?* *La Presse médicale*, 18 janvier 1958.
- Un inédit de Gustave Flaubert : *La Spirale*, suivi de : E.-W. FISCHER. Une trouvaille. *La table ronde*, avril 1958.
- MOREAU (Pierre). — *L'Art de la composition dans Madame Bovary*. *Orbis litterarum* 1957, fascicule 3-4.
- RINCHART (Keith). — *The structure of Madame Bovary*. *French Review*, février 1958.
- VAILLANT (Annette). — *Madame Bovary n'a pas une ride*. *Preuve*, mars 1958.
- VIGO (René). — *Présence de Flaubert à Nogent-sur-Seine*. *Bulletin mensuel de la Société Académique de l'Aube*, février 1958.
- B. BART (Benjamin). — *Flaubert's Landscapes Descriptions*. *The University of Michigan Press*, 1956.
- MASOU (Germaine). — *Les deux clairs de lune de Madame Bovary*. *French Studies VIII*, juillet 1954, pages 250-262.
-